38



LA BATAILLE DE TOULOUSE

OU

UN AMOUR ESPAGNOL

DRAME EN TROIS ACTES, EN PROSE

PAR

MÉRY



REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE BEAUMARCHAIS, LE 11 AVRIL 1856.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE MAJOR GEORGES DUHOUSSAIS, en retraite, amputé du bras gauche..............................	MM. OMER.
GASTON DE VERVILLE, colonel de chasseurs à cheval..	LAJARIETTE.
ADRIEN MAULÉON, chef d'escadron de hussards....	SELIGNY.
DANDREY, propriétaire..............................	M. FERDINAND.
MADAME DUHOUSSAIS, épouse du major.........	Mlles FURVILLE.
JUANITA..	CLÉMENCE.
ISABELLE...	PRIAULON.

ACTE PREMIER.

Un jardin clos de murs. — Porte au fond. — A gauche, la maison. — A l'angle de la maison, au premier plan, un pavillon. — Un soupirail de caveau au bas du pavillon. — Un guéridon en avant du pavillon.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JUANITA, ISABELLE.

(Elles sont en négligé du matin. Isabelle est assise devant un chevalet et achève un paysage. Juanita brode.)

ISABELLE.

Dis, Juanita, ma sœur; cela te rappelle-t-il bien notre jardin, notre beau jardin de Saragosse?

JUANITA, elle se lève et examine quelque temps le tableau.

C'est un portrait fait de mémoire, et fort ressemblant, je t'assure, ma sœur. On dirait que le paysage est venu de Saragosse à Toulouse pour poser devant toi.

ISABELLE, avec mélancolie.

Malheureusement l'original n'existe plus... Ils sont morts aussi, eux, ces beaux arbres de notre jardin! morts avec notre père, avec notre mère, avec tous nos parents! voilà les fruits de la guerre! Saragosse a soutenu deux siéges; c'est bien glorieux pour elle, sans doute; mais c'est bien fatal pour nous, qui n'avons retiré de tant de gloire que l'extrait mortuaire de notre famille!

JUANITA.

Il nous faudra donc toujours vivre avec ces tristes souvenirs, là, dans le front?

ISABELLE.

Toujours, toujours, ma sœur... la guerre n'est-elle pas encore, là, tout près, à notre porte? Nous avons été assiégés deux fois par les Français; aujourd'hui, nous sommes avec les Français, ici, à Toulouse, et nous allons être assiégés par les

Anglais, et par nos compatriotes les Espagnols!.. A-t-on vu une fatalité pareille? les Français m'ont arraché ma première famille, les Anglais arrivent ici pour me prendre mon enfant. — Au moins, les hommes trouvent leur amusement dans les batailles; ils disent que leur honneur est là-dedans; ils ont inventé des maximes pour se prouver cela; nous, ils nous ont fabriqué une autre espèce d'honneur... Ah! pauvres êtres que nous sommes!..

JUANITA.

En Espagne, on nous disait que les femmes sont reines en France. Il me semble que ce n'est qu'un titre d'honneur, n'est-ce pas?

ISABELLE.

Ce sont les esclaves de l'homme, ici, comme partout... les femmes n'ont dans leur vie qu'une affaire importante, le mariage; c'est là précisément qu'on a peu de déférence pour leur royauté. Un homme, souvent inconnu, leur dit : Vous serez mon épouse; on baisse la tête, en répondant un *Oui* qui presque toujours ressemble à un *Non*... Moi, par exemple, que pouvais-je faire quand le major Georges Duboussais m'a relevée morte auprès de mon père expirant? certainement, M. Duhoussais, mon mari, a cru se dévouer au malheur d'une orpheline; il a cru réparer généreusement et en galant Français, tous ces maux qui me venaient de son pays : le dernier regard, le dernier soupir de mon père semblaient me dire : Je te confie à Duhoussais, ma fille, je te le donne pour époux... Eh bien! je me suis sacrifiée, sans bruit, sans éclat; l'héroïsme d'une femme se passe en famille; j'ai fait ce qu'on appelle mon devoir; j'ai suivi ce qu'on appelle les lois de l'honneur : honneur, devoir! ces deux noms sont très-beaux! eh bien! c'est presque toujours sur le bord d'un abîme qu'une femme les écrit... Je me suis jetée, tête première, dans le devoir et l'honneur : fasse le ciel qu'un jour je ne m'en repente pas!

JUANITA.

Toi, ma sœur, te repentir de cela! oh! non, jamais!

ISABELLE.

Bonne Juanita!.. Enfant! regarde ce paysage... qu'y vois-tu?

JUANITA.

Je vois un joli jardin, le jardin de notre enfance; le pavillon de nos jeux, l'allée de nos récréations.

ISABELLE.

Voilà tout?

JUANITA.

Mais... oui... je crois...

ISABELLE.

Tu as raison... il n'y a rien autre chose pour toi... mais, moi, je l'ai peint, ce tableau, non pas pour ce qu'on y trouve, mais pour ce qu'on n'y trouve pas... regarde ce chêne...

JUANITA.

Oui, oui, le chêne de la Bohémienne!.. (*A voix basse et mystérieusement.*) il n'y manque que deux chiffres, le tien et celui de...

ISABELLE.

Oui, il y manque deux chiffres... Juanita; toute ma vie est dans cet arbre... cet arbre est mort aujourd'hui!

JUANITA, *troublée.*

Que dis-tu, ma sœur?

ISABELLE.

Je dis que j'ai voulu tuer un premier amour, et un premier amour, c'est la vie, Juanita... ce chêne de la Bohémienne, c'est pour moi le toit espagnol, c'est la patrie, c'est la joie, c'est le ciel!

JUANITA.

Je te comprends! oui, tu dois te rappeler avec délices ce premier amour; un amour innocent est un souvenir qui réjouit le cœur!

ISABELLE.

Juanita, je ne te faisais alors que des demi-confidences... Hélas! mon amour ne fut pas innocent.

JUANITA, *se couvrant la figure de ses mains.*

Ma pauvre sœur!

ISABELLE.

Oui, oui, toute ma vie est dans ce chêne... Là, un homme m'a fait entendre, pour la première fois, ces paroles qui brûlent le cœur et ne s'en effacent plus. J'avais quinze ans; je commençais mon existence : j'écoutais avec ravissement cette révélation de l'amour qui se mêlait aux harmonies de la nuit, aux parfums de nos jasmins, au bruit de nos cascades, à la fraîcheur suave qui tombe d'un ciel étoilé. Ma jeune âme était tout à ces entretiens mystérieux; chaque syllabe de mon amant arrivait à mon oreille, avec ces parfums, ces mélodies nocturnes, ces célestes visions. En quelques heures j'ai vécu des siècles, là, sous ce chêne. J'ai compris, j'ai respiré tout ce qu'il peut y avoir de bonheur sur cette terre, à l'âge où l'on croit au bonheur. J'ai béni ce ruisseau qui arrosait mes pieds, ces jasmins qui caressaient ma joue, ces roses qui s'épanouissaient sous mes doigts. Je vivais de la vie de toute cette belle nature; c'était pour moi que l'eau, la brise, les étoiles, la fleur donnaient un concert d'harmonie, de parfums et de rayons. L'amour créait à tout ce qui m'entourait une âme, sœur de la mienne. Juanita, tout ce bonheur s'est effeuillé, ce bel horizon s'est assombri, ces doux rayons se sont éteints. La main aimée s'est retirée de ma main. Une main respectable a séché mes pleurs, mes pleurs criminels! Au bout de ce jardin, j'ai trouvé le mariage, mais le mariage dans sa gravité sociale : je cherchais l'amant, j'ai trouvé le protecteur. Alors je me suis résignée, j'ai pris mon rang parmi les épouses... Que te dirai-je! j'ai aimé mon mari de toutes les affections possibles, excepté de l'amour.

JUANITA, *jetant ses bras autour du cou de sa sœur.*

Ah! ma bonne sœur!

ISABELLE.

Je te parle ainsi, aujourd'hui, parce que tout ce que nous entendons me rappelle vivement ces bruits de guerre qui ont empoisonné notre enfance. Demain, que sais-je? la mort peut me surprendre ici, et j'ai voulu te faire souvenir de mes fautes, afin que tu pries Dieu pour moi. J'aurai bien besoin de tes prières, ma sœur, car je crois pas que mon coupable amour se soit attiédi : il s'est réchauffé davantage, de toutes les heures brûlantes, passées sans bonheur. Quelquefois, je me donne une consolation bien amère, sans doute, mais qui me procure une sorte de tranquillité : je me persuade qu'il est mort, cet homme que j'ai tant aimé!... il m'aurait revue, s'il vivait!... Il était à cet âge où l'on prodigue sa vie; cent fois, il avait joué la sienne dans notre cruelle guerre. Le bonheur se sera lassé de le sauver. A l'époque où nous vivons, les vieillards ont vingt ans. Si je savais le coin de l'Europe où il repose dans un tombeau, mon noble Gaston, je ferais un pèlerinage jusque-là; je pleurerais bien à ce dernier rendez-vous d'amour, et puis je reviendrais auprès de mon mari, de mon enfant, et j'accomplirais ma vie avec une résignation qui pourrait un jour devenir du bonheur.

JUANITA.

Oh! ma sœur, écarte cette idée; comment pourrais-tu être heureuse de la mort de celui que tu as aimé?

ISABELLE.

S'il vivait, Juanita, si je le voyais un jour passer devant moi... Ah! je sens que j'oublierais mon mari et mon enfant; je sens que je braverais toute l'infortune qui peut écraser une femme, pour ressaisir encore un instant de ces heures divines qui ont sonné sur nous deux!.. Oh! non, non, il est mort; il est mort, comme tant d'autres jeunes hommes, dans ces temps cruels, où les femmes ne vieillissent que pour mettre en terre leurs maris et leurs enfants... non... il n'existe plus, s'il vivait, il me faudrait, quelque jour, choisir entre la mort et le déshonneur... je n'aurais peut-être pas l'héroïsme de choisir la mort...

JUANITA.

Ma bonne Isabelle...

ISABELLE.

Cache tes pleurs... taisons-nous; quelqu'un vient...

JUANITA.

C'est notre propriétaire, c'est M. Dandrey... il est toujours là, ce maudit importun.

SCÈNE II.

Les PRÉCÉDENTES, DANDREY.

(*Il entre par la porte; il est essoufflé et parcourt le jardin avant de parler.*)

DANDREY.

M. le major Duhoussais est absent?

JUANITA.

Oui, monsieur Dandrey.

DANDREY.

Ah! mon Dieu! faites-le rentrer tout de suite; je viens exprès pour le consigner chez lui, ce bon M. Duhoussais.

ISABELLE, *effrayée.*

Y a-t-il du danger pour mon mari?

DANDREY.

Pour tout le monde : pour vous, Madame, pour la ville, pour ma maison, mais pour votre mari, mille dangers... ces messieurs arrivent.

ISABELLE.

Quels messieurs?

DANDREY.

Wellington, Mawbray, Dowbriwigston, Flibitsbridge, Fox et Palafox, avec eux deux cent mille hommes!

ISABELLA.

Deux cent mille hommes! vous les avez vus?

DANDREY.

Oui... j'en ai vu un : c'était l'avant-garde. Les autres arrivent demain.

ISABELLA.

Mais, encore une fois, mon mari court-il quelque danger?

DANDREY.

Eh! Madame! votre mari est un excellent homme, un locataire exact au terme; un époux accompli, mais il a eu le malheur de servir l'usurpateur, voilà.

ISABELLE.

Eh bien!

DANDREY.

C'est un malheur aujourd'hui... et quand la ville sera prise, il se pourrait qu'on eût besoin de moi pour recourir à la clémence d'une soldatesque effrénée... vous comprenez..? enfin Buonaparte est perdu! quel jour de gloire si je puis sauver ma maison! probablement, on va mettre nos immeubles en cendres. Les boulets ne connaissent pas les maisons qui pensent bien. Il y a beaucoup de maisons anglaises à Toulouse, vous verrez que ce sera précisément sur celles-là que les boulets anglais tomberont comme des bombes! Ces bons Anglais! Ah! une idée : si je faisais assurer ma maison contre l'Angleterre?.. Croyez-vous que M. Georges Duhoussais tardera beaucoup de rentrer?

JOANITA.

Nous ne le pensons pas...

DANDREY.

Lui qui connaît la guerre me donnera un conseil pour préserver ma maison. C'est lui qui ma l'a déjà sauvée une fois. Ne voulait-on pas l'abattre, l'autre jour, pour cause d'utilité publique? l'utilité publique, c'était d'établir ici une batterie de trente-six. M. Georges Duhoussais s'est conduit noblement envers moi, qui ne partage pas ses opinions. Il a plaidé devant le génie et l'artillerie, il a gagné mon procès. Ma maison de cinq étages, c'est ma femme, c'est ma fille, c'est ma famille : M. Duhoussais m'a conservé tout cela; je lui en garderai reconnaissance jusqu'à la mort, quoique je ne partage pas ses opinions. Oui, Madame, dussiez-vous en être jalouse, je suis fanatique de votre époux.

ISABELLE.

C'est bien de l'honneur pour lui.

DANDREY.

O jour de gloire et de..! (Trouble.) J'ai cru entendre le canon... non... c'est la porte cochère... c'est peut-être une mine!.. A propos, vous saurez qu'on a miné les ponts de la rivière de Lers; aussi, je vais quitter prudemment ma chambre du cinquième étage : demain matin, dans mon lit, je ne veux pas recevoir la visite d'une arche de pont... O usurpateur! que de maux tu fais fondre sur la patrie et sur moi!.. me voilà chassé de ma chambre par le fléau de la guerre!.. Je vais faire meubler cette cave... (Montrant le soupirail.) là, au moins, je serai à l'abri des bombes, des boulets et des arches de pont. . (On entend le tambour.) Allons, voilà du renfort qui leur arrive, à ces Français... les maisons deviennent des casernes; on ne sait plus où loger les officiers et les soldats; au moins, s'ils payaient leurs loyers. Quant à moi, je n'ai plus une seule chambre vacante... (Il marche vers la porte du fond.) Entendez! entendez! en voici encore!.. Mesdames, éloignez-vous de ces soldats... ils ne respectent ni l'âge ni le sexe; je vais les recevoir et leur parler. (Les deux dames rentrent avec précipitation par la porte de gauche.)

SCÈNE III.

DANDREY, DUHOUSSAIS, GASTON DE VERVILLE, ADRIEN MAULEON, UN CAVALIER chargé de porte-manteaux.

DANDREY.

Eh! c'est notre bon M. Duhoussais!

DUHOUSSAIS.

Monsieur Dandrey, je vous amène deux locataires.

DANDREY, à part.

Ceux-là payent, il faut être poli... (Haut.) Nous les logerons de notre mieux... A la guerre, comme à la guerre... ces Messieurs ne sont pas exigeants?..

ADRIEN.

Quatre murailles et un lit; le plafond est de luxe.

DANDREY.

J'ai mieux que cela en réserve : j'ai ma propre chambre; un peu haute, c'est la chambre du belvéder. (Montrant le toit.) Tenez... regardez... c'est dans les nuages...

ADRIEN.

Tant mieux! j'aime la vue, moi... Mais avez-vous songé à vous?

DANDREY.

Moi, je vais me caser ailleurs... je n'aime pas la vue... (Montrant le soupirail.) Je serai votre antipode, là.

ADRIEN.

Comme vous voudrez, logez-vous à votre aise.

DANDREY.

Je rentre pour mettre en ordre tout cela.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, moins DANDREY.

DUHOUSSAIS.

Oui, mon cher Gaston, tu as fait bien du chemin en cinq ans; te voilà colonel!

GASTON.

Ce sont mes épaulettes de Leipsick, mon cher Georges.

DUHOUSSAIS.

Et d'où venez-vous comme ça?

ADRIEN.

Nous venons de partout.

DUHOUSSAIS.

De partout!

ADRIEN.

Oui, monsieur Duhoussais. Pour le moment, Gaston arrive d'Allemagne, moi de Pologne. Nous venons de faire un petit voyage militaire de cinq ans. Nous avons donné un nom de victoire à toutes nos étapes, à toutes nos auberges, à tous nos relais. La carte d'Europe a été notre feuille de route. Aujourd'hui nous rentrons dans nos foyers, non pas pour y dormir, mais pour les défendre. Nous nous reposerons après.

GASTON, avec mélancolie.

Oui, dans un tombeau!

ADRIEN.

Monsieur Duhoussais, vous voyez que notre ami Gaston n'a rien gagné en bonne humeur; il fait l'élégie, moi la chanson.

DUHOUSSAIS.

Gaston est toujours le même : je ne l'ai jamais connu fort gai.

GASTON.

Vous conviendrez, mes bons amis, que le temps n'est guère à la joie. La catastrophe est là, devant nous.

ADRIEN.

Eh bien! nous sabrerons la catastrophe! nous avons fait notre devoir, nous, nous avons défendu notre pays, pied à pied, en dix mille duels. Aujourd'hui, l'honneur national va tirer ici son dernier coup de canon; la mèche est allumée; en avant donc et à la garde de Dieu! Oui, nous avons fait notre devoir : nous laissons le reste à nos enfants.

DUHOUSSAIS.

Vous avez des enfants?

ADRIEN.

Qui, nous?.. est-ce que nous avons eu le temps d'en avoir? Je parle des enfants, en général.

DUHOUSSAIS, avec émotion.

J'ai un fils, moi...

GASTON.

Vous êtes marié, Georges?

DUHOUSSAIS.

Depuis cinq ans : je me suis marié en Espagne... je suis heureux.

ADRIEN.

La guerre est un métier de célibataire. Il est vrai que vous ne servez plus, vous, monsieur Dubousssais.

DUHOUSSAIS, montrant son bras amputé.

Il y a six ans que je suis hors de combat... mais aujourd'hui, en face des Anglais, le major Duhoussais se rappelle qu'il lui reste encore un bras. C'est que nous sommes encore ici, à Toulouse, une petite armée de bourgeois, jeunes ou vieux, qui savons manier l'épée ou le fusil! Il y a bien du patriotisme encore à Toulouse, quoi qu'on en dise! si nous sommes accablés par le nombre, eh bien! nous chanterons la messe de nos funérailles; Toulouse sera la Saragosse française; n'est-ce pas, Gaston?

GASTON, troublé.

Oui, oui, Georges.

ADRIEN.

Oh! de grâce, ne tombons pas en mélancolie; mon Dieu! la mort nous trouvera toujours à sa disposition, quand bon lui semblera; nous sommes ses très-humbles serviteurs. Pour moi, je n'ai jamais eu l'honneur de connaître ce qu'on appelle le lendemain. Nous mourrons la semaine prochaine, s'il le faut, mais aujourd'hui... aujourd'hui, vivons. Major Duhoussais, vous nous présenterez à madame...

DUHOUSSAIS.

A madame et à ma belle-sœur, j'aurai ce plaisir dans l'instant. Je vais voir si ces dames ont terminé leur toilette. Restez-vous au jardin, Messieurs?

GASTON.

Oui, oui, Georges, nous vous attendons là, au frais.

ADRIEN.

Les premiers jours de printemps sont délicieux sous les arbres.

DUHOUSSAIS.

Je vais donner ordre qu'on vous serve votre déjeuner, devant ce pavillon.

ADRIEN.

A merveille, major Duhoussais, nous ferons honneur à votre invitation; depuis la Pologne, je n'ai pas eu le temps de déjeuner. (Duhoussais rentre.)

SCÈNE V.

ADRIEN, GASTON.

ADRIEN.

Ah! il a une belle-sœur! je m'empare de la belle-sœur.

GASTON.

Adrien, mon cher, ne va pas faire l'officier d'opéra-comique. Sois sage, si tu peux. Songe que rien n'est plus sacré qu'une femme sous le toit hospitalier d'un ami.

ADRIEN.

Bon! voici les sermons qui recommencent!... allons, rassure-toi, je te promets d'être aussi décent, aussi réservé que toi, bien qu'à tout prendre, je ne conçoive pas tes scrupules d'hospitalité. Si j'eusse parlé de madame Duhoussais, oh! alors, il n'y aurait pas eu assez de morale à me jeter à la tête; mais une belle-sœur!..

GASTON.

Dame ou demoiselle, je prends tout ici sous ma protection.

ADRIEN.

Je me soumets aux ordres du colonel... C'est que je t'avouerai que je crois la connaître, la belle-sœur en question...

GASTON.

Fou!.. Quand donc es-tu venu à Toulouse?

ADRIEN, avec mystère.

Ce matin, une heure avant toi... (Un domestique apporte le déjeuner et le sert sur le guéridon.) Ton régiment n'est-il pas arrivé une heure après le mien?... je me suis promené dans la rue, devant la caserne, là tout près. J'ai vu au balcon une jeune personne de seize ans qui avait toute la tournure d'une belle-sœur. D'admirables cheveux, des mains divines, un teint d'une fraîcheur!... et des yeux! des yeux qui m'ont rappelé ceux qui brillent, derrière les jalousies, à Séville, à Tolède, à Valladolid: des yeux espagnols!

GASTON, soupirant.

Ah!

ADRIEN.

J'étais bien sûr de me faire écouter en mettant les yeux espagnols sur le tapis.

GASTON.

Adrien, nous sommes à Toulouse, et non à Saragosse.

ADRIEN.

Il y a des Espagnoles partout! j'en ai trouvé deux à Moscou... (Regardant le chevalet.) Tiens, voilà l'atelier de peinture de ces dames... il n'y a pas d'indiscrétion à visiter un atelier... visitons... Ma foi! c'est un charmant paysage!... la belle-sœur est artiste... je connais ce couvent... il me semble... ce couvent là-bas, à l'horizon... il est vrai que j'ai vu tant de couvents, en Espagne! j'en ai pris une vingtaine d'assaut.

GASTON, il s'approche et regarde d'abord négligemment.

Oui..: cela ressemble beaucoup au couvent des Quatre-Clochers, près de Saragosse.

ADRIEN.

Oh! toi, tu ne vois jamais que Saragosse au monde.

GASTON, vivement agité.

Adrien! Adrien!.. c'est...

ADRIEN.

C'est?...

GASTON.

C'est le jardin!... c'est son jardin!... oui... ce pavillon, ce bosquet... cette allée de grenadiers... et ce chêne! ce chêne!... Il n'y a qu'elle qui ait pu peindre tout cela de souvenir!... Elle ou moi!... Adrien! Isabelle est ici!... ici!... et c'est la femme de Duhoussais!..

ADRIEN.

Ou sa belle-sœur.

GASTON.

Non, non, sa femme... Juanita était trop jeune, il y a cinq ans, c'est sa femme; en entrant dans ce jardin, en voyant ce pavillon, j'avais un pressentiment!... oui... oui.. je me souviens!... son régiment est arrivé à Saragosse huit jours après que j'en suis sorti... c'est elle!

ADRIEN.

Eh bien! quel grand malheur y a-t-il là?

GASTON.

Mais songe que cette femme est mariée!

ADRIEN.

Tu n'auras plus la peine de l'épouser.

GASTON.

Mariée à un ami!..

ADRIEN.

Ce sont toujours celles-là qui nous aiment.

GASTON.

Oh! c'est abominable!... ceci est sérieux, Adrien... très-sérieux... il faut partir.

ADRIEN.

Après déjeuner?

GASTON.

Tout de suite... (Il regarde encore le tableau.) Oh! elle n'a rien omis, rien oublié! rien!.. rien!.. excepté notre chiffre, sur cet arbre!... hélas! ta chiffre est mort avec l'arbre! l'amour a survécu... (Il paraît saisi d'une idée.) Oui, en passant, donnons-lui cet adieu. (Il prend le pinceau et trace sur l'arbre les lettres I et G.)

ADRIEN.

Très-bien! un I et un G majuscules; c'est une carte de visite que tu lui laisses en passant.

GASTON.

Et maintenant, Adrien, partons.

ADRIEN.

Puisque vous l'ordonnez, colonel.

GASTON.

Je veux le voir encore une fois.

ADRIEN.

La sagesse est bien folle souvent... Sommes-nous décidés à partir?

GASTON.

Oui...

ADRIEN.

Eh bien! partons. (Ils s'avancent vers leurs porte-manteaux, Dandrey entrant.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DANDREY.

ADRIEN, dès qu'il aperçoit Dandrey.

Ah! voici notre propriétaire.

DANDREY.

Messieurs, votre chambre est prête.

GASTON, bas à Adrien.

Débarrasse-nous vite de ce Monsieur, je ne le connais pas, mais je le déteste. (Il se replace devant le tableau.)

ADRIEN.

Ah! notre chambre est prête, merci.

DANDREY.

C'est bien simple: quatre chaises, une table et un lit.

ADRIEN.

Beaucoup trop pour des gens qui ne s'asseyent jamais et couchent au bivouac.

DANDREY.

Vous aurez une vue superbe: vous embrassez Toulouse, la campagne, la Garonne. C'est un coup d'œil magnifique, en temps de paix. On peut déjà distinguer les éclaireurs de l'armée anglo-espagnole.

ADRIEN.

Déjà! tant mieux! ce sera plus tôt fini.

DANDREY.

Cette chambre vaut bien trois pistoles par mois, en temps de paix; mais en temps de guerre, à cause de la vue, elle vous coûtera cinq pistoles.

ADRIEN.

Je ne connais pas les pistoles, parlez français.

DANDREY.

Cinquante francs.

ADRIEN.

A la bonne heure!

DANDREY.

Craignez-vous les voleurs?

ADRIEN.

Pas trop.

DANDREY.

Tant pis! vous n'apprécierez pas un avantage de votre chambre. Elle est fermée par une porte de fer. Je fis fabriquer cette porte à l'époque de la Terreur, pendant les assignats. Je tremblais toujours pour mes assignats; j'en avais une cassette pleine. Ils étaient représentés par des quadruples en or, des sequins, à l'effigie du roi d'Espagne.

ADRIEN.

Je conçois la porte de fer.

DANDREY.

Vous concevez?

ADRIEN, impatient.

Est-ce là tout, enfin?

DANDREY.

Encore un mot : j'ai débarrassé votre chambre de toute superfluité; j'avais bien des choses à mettre à l'abri; on ne sait pas ce qui peut arriver dans un siége... Je vous ai laissé ma bibliothèque, pas grand'chose, un volume, le *Manuel du Propriétaire*. Vous trouverez également un télescope pour les comètes. L'an dernier je l'ai fait placer pour la comète qui prédisait les malheurs qui ont fondu sur l'usur....

ADRIEN.

Sur l'usur...?

DANDREY, reculant.

Sur nous, sur nous.

ADRIEN.

Avez-vous fini votre inventaire?

DANDREY.

Rien de plus; maintenant, je vais à vos antipodes faire mon lit de siége... Adieu, Messieurs.

SCÈNE VII.

ADRIEN, GASTON.

GASTON.

Enfin, le voilà parti!

ADRIEN.

J'entends la voix du major...

GASTON.

Sauvons-nous. (Ils prennent leurs porte-manteaux et sortent par la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

M. DUHOUSSAIS, ISABELLE, JUANITA, en toilette.

DUHOUSSAIS, parlant au jardin.

Mille pardons, mes camarades; mille pardons pour ces dames. La toilette d'une dame est plus longue à faire que celle d'un soldat. (En parlant, il regarde de tous côtés.) Eh! mais! où sont-ils donc? voilà leur déjeuner... ils n'y ont pas touché... ils sont partis... avec leurs porte-manteaux... Ah çà!... est-ce une plaisanterie? Pourtant, on ne plaisante pas avec les dames.

JUANITA.

Ces messieurs ne paraissent pas fort galants...

DUHOUSSAIS.

Ils sont très-galants, au contraire; mais cette fois... Ah! ils ont été peut-être appelés au quartier?.. Oui, ce doit être ça... le service avant tout.

JUANITA.

Rien ne les excuse; partir brusquement lorsque nous paraissons!

DUHOUSSAIS.

Qui vous a dit...?

JUANITA.

Je les ai vus sortir, par cette porte, avec une précipitation, je vous assure, fort impolie.

DUHOUSSAIS.

Bah! vous les avez vus?

JUANITA.

Certainement!

DUHOUSSAIS.

Possible! Pourtant, si le service...

JUANITA.

Il n'y a pas de service; c'est une indécence!.. On ne reconnoîtra bientôt plus les militaires français... Ce n'était pas ainsi du temps...

DUHOUSSAIS.

Du temps..?

JUANITA.

De votre temps, mon beau-frère.

DUHOUSSAIS.

Il n'y a pas bien longtemps de ce temps-là...

JUANITA.

Il y en a en assez pour faire oublier l'ancienne galanterie française...

DUHOUSSAIS.

Il faut expliquer ce mystère, pourtant...

ISABELLE.

Que voulez-vous faire? courir après ces messieurs?

DUHOUSSAIS.

Et pourquoi pas? Savez-vous bien que je me faisais une joie de leur arrivée? j'avais, pour quelques jours, deux joyeux convives à ma table. Ils ont tant de choses à me conter! ils viennent de si loin! ils nous auraient donné des nouvelles fraîches de l'empereur. Nous aurions parlé d'Héliopolis, des Pyramides où j'étais; ils m'auraient parlé de la Moskowa, de Dresde, de Leipsick. Malheur et gloire, nous aurions tout mis en commun; au dessert, nous aurions bu à la mémoire de nos frères d'armes morts partout... Oh! ce sont de beaux moments ceux-là! Je veux ramener mes camarades, je veux les revoir; je les trouverai. (Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE IX.

ISABELLE, JUANITA.

ISABELLE.

Eh! mon Dieu! qu'avons-nous besoin d'entendre parler bataille? qu'on me laisse à ma solitude! Mon mari est si bon, que je n'ose le contrarier dans ses goûts; mais c'est plus fort que moi, Juanita, la vue d'un uniforme français me bouleverse le cœur.

JUANITA, souriant.

Mais tu n'es pas seule, ici, ma sœur : il ne faut pas être égoïste comme cela, entends-tu?

ISABELLE.

Oui, Mademoiselle, j'entends... Pauvre enfant! à quoi songes-tu?.. n'es-tu pas bien comme tu es?

JUANITA.

Oui, mais je m'ennuie de ce bonheur-là.

ISABELLE, marchant vers son tableau.

Eh bien! tu auras de la société ce soir, rassure-toi. Mon mari n'aura pas de peine à retrouver ces messieurs. Les dames de la ville ne te les auront pas enlevés. (Elle s'assoit et prend son pinceau.) En les attendant, je vais travailler un peu.

JUANITA, ironiquement.

Oui, travaille à ton paysage, cela te distrait. Je vais reprendre ma broderie, moi qui n'ai point de chêne à peindre. (Elle rentre.)

ISABELLE.

Méchante!

SCÈNE X.

ISABELLE, seule, peignant.

Elle est bien légère, ma sœur Juanita! Que Dieu la garde de tout malheur!.. Elle est encore si jeune, aussi!.. Ah! mon Dieu! qu'y a-t-il là?... ai-je un brouillard sur les yeux?... quelle main a mis ces deux lettres sur le chêne de la Bohémienne? est-ce un sortilége?.. Oh! ces lettres luisent comme deux étoiles! elles m'ont éblouie. (Elle se lève avec vivacité et regarde partout avec terreur.) Personne ici!.. Oh! je me suis trompée!.. (Elle se replace devant le tableau.) Non, non, les voilà bien!.. (Elle réfléchit.) Si c'était une espièglerie de ma sœur?.. quelle folie!.. (A sa sœur qui arrive.) Juanita!..

SCÈNE XI.

ISABELLE, JUANITA, sa broderie à la main.

JUANITA.

Me voici! me voici!

ISABELLE.

Tu es bien imprudente, ma sœur.

JUANITA.

Voyons! qu'y a-t-il encore?

ISABELLE.

C'est bien toi qui as peint ces deux lettres-là?

JUANITA, courant au tableau.

Quelles lettres?

ISABELLE.

Ne plaisante plus... tu ne saurais dire l'effroi qua tu m'as doone.

JUANITA.

Ces lettres! mais ce n'est pas moi.

ISABELLE, avec terreur.

Ce n'est pas toi?

JUANITA.

Je te le jure, ma sœur.

ISABELLE.

Ce n'est pas toi?

JUANITA.

Non, non... Oh! cela m'épouvante aussi... efface-les.

ISABELLE.

Mille fois, je les effacerai... (La porte du fond s'ouvre, entre Duhoussais.)

SCÈNE XII.

Les précédentes, DUHOUSSAIS.

DUHOUSSAIS, riant aux éclats.

Les voisins m'ont pris pour un fou... Figurez-vous, Isabelle, que j'ai couru après eux jusqu'à la porte de la villo.

JUANITA.

Et vous ne les avez pas atteints?

DUHOUSSAIS.

Atteints!.. ils étaient à cheval, et moi à pied; je n'ai pas la prétention de suivre un cavalier au galop... je les appelais; oh! impossible de me faire entendre! il y a dans la ville un bruit, un tapage!.. c'est vraiment à faire plaisir. Ce sont des corps de musique qui jouent *Veillons au salut de l'empire*; et puis, des fanfares de trompettes et des roulements de tambours; et des trains d'artillerie qui passent comme des tremblements de terre! quel brouhaha!.. A propos, on organise la garde nationale, je suis nommé sous-lieutenant!

ISABELLE.

Ainsi, nous renonçons à ces messieurs?

DUHOUSSAIS.

Du tout. Ils ont sans doute poussé en amateurs une petite reconnaissance jusqu'aux avant-postes. C'est une promenade qui leur donnera de l'appétit. Nous les aurons à dîner.

JUANITA.

Ils ont donc promis!..

DUHOUSSAIS.

Ils n'ont rien promis, je ne leur ai pas parlé; mais nous allons leur écrire au quartier, là, vis-à-vis: ils trouveroot notre billet d'invitation au retour.

JUANITA.

Ah! c'est bien pensé. Je vais chercher ce qu'il faut. (Elle rentre un instant et sort portant un encrier et du papier qu'elle dépose sur le guéridon.)

DUHOUSSAIS.

Tu parais chagrine, ma femme.

ISABELLE.

Moi!.. non.. je suis un peu contrariée de tout cela.

DUHOUSSAIS.

Ah! mon Dieu! dans les circonstances présentes, on vit comme on peut. Nous sommes au bivouac. (Il s'approche du tableau et le regarde.)

ISABELLE, émue, bas à Juanita.

Il regarde le tableau!.. va le distraire... (Juanita s'approche de Duhoussais.)

DUHOUSSAIS.

Voilà ton ouvrage à peu près terminé, je crois...

ISABELLE.

A peu près... (A part.) je suis dans les transes.

JUANITA.

Dites-moi, mon frère, comment vous y êtes-vous pris pour faire la conquête de notre propriétaire, de M. Dandrey?

DUHOUSSAIS, toujours l'œil au tableau.

M. Dandrey! ah! oui, nous sommes d'excellents amis.. C'est un tableau parfait... c'est un véritable petit chef-d'œuvre.

ISABELLE, à part.

Il regarde l'arbre!

JUANITA.

M. Dandrey prétend que vous lui avez sauvé sa maison, dites-moi, mon frère?

DUHOUSSAIS, toujours au tableau.

Oui, oui... il prétend cela... C'est un tableau dans la manière espagnole, ma femme.

JUANITA.

M. Dandrey...

DUHOUSSAIS.

M. Dandrey m'aime comme sa maison... Isabelle, je ne suis pas un grand connaisseur, mais il me semble...

JUANITA.

Ah! il vous est bien dévoué M. Dandrey, à cause de cette batterie.

DUHOUSSAIS.

Oui, très-dévoné...

JUANITA.

Lui qui abhorre tant tont ce qui porte épaulette.

DUHOUSSAIS.

Oni. lui qui abhorre tant... Un chiffre!.. quelles sont ces deux lettres?.. Ah! voilà une galanterie à laquelle je ne m'attendais pas! ta lettre et la mienne, Isabelle et Georges, c'est tout à fait pastoral, ma bonne amie.

ISABELLE, à part.

Oh! mon Dieu!

DUHOUSSAIS.

J'ai toujours aimé les chiffres gravés sur l'écorce des arbres; cela réjouit le cœur... Maintenant, voyons, écrivons notre billet d'invitation. Isabelle, mon aimable secrétaire, prends la plume. Ces galants militaires répondront à l'appel d'une dame.

ISABELLE, s'asseyant, à part.

Je n'ai plus de force.

DUHOUSSAIS, méditant.

Il faut leur tourner un billet d'agréable façon. (Il dicte.) « Madame Duhoussais... » Ah! j'ai oublié de vous dire que nous avons manqué d'avoir à dîner le brave général Harispe.

JUANITA.

Le général Harispe est ici?

DUHOUSSAIS.

Oui... il m'a répondu qu'il n'accepterait mon invitation qu'après avoir battu l'ennemi. (Il dicte.) « Madame Duhoussais... »

ISABELLE.

C'est écrit.

DUHOUSSAIS.

Bien. (Dictant.) « Vous prie de lui faire l'honneur de venir dîner chez elle aujourd'hui 30 mars. »

JUANITA.

Et son ami?

DUHOUSSAIS.

Ah! tu as raison. (Dictant.) « La même invitation s'adresse à votre ami, M. Adrien de Mauléon... » Mauléon ou de Mauléon... je ne sais pas s'il est noble... en tout cas, il est soldat français; c'est un titre qui anoblit... Ferme le billet...

ISABELLE.

L'adresse?

DUHOUSSAIS.

Oui, l'adresse... (Dictant.) « A monsieur Gaston de Varvillo. »

ISABELLE, tremblante.

Gaston?

JUANITA, à Duhoussais.

Ma sœur n'a pas bien entendu...

DUHOUSSAIS, appuyant sur chaque mot.

« A monsieur Gaston de Verville, colonel de chasseurs... » Cela suffit.

ISABELLE, sourdement.

C'est lui!

JUANITA.

C'est lui!

DUHOUSSAIS; il appelle un domestique.

Dubois, Dubois, portez ce billet au vaguemestre, à la caserne vis-à-vis... (A sa femme.) Merci, ma bonne amie... (Il lui donne un baiser. — A part.) Son front est brûlant... (A Juanita.) Ta sœur paraît bien agitée.

JUANITA.

Un peu, un peu, ce n'est rien... le changement de saison... l'approche du printemps...

DUHOUSSAIS.

Ah!.. (Il réfléchit et regarde le tableau.)

ISABELLE, à part.

C'est donc lui!

ACTE DEUXIEME.

Un salon élégant. — Une porte au fond. — Une autre à droite, dans l'angle du fond. — Une autre à gauche. — Au premier plan, une croisée à droite. — Deux flambeaux allumés sur une table.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ADRIEN et GASTON.

ADRIEN.

Gaston, regarde-moi bien en face, j'ai un interrogatoire à te faire subir... Écoute : depuis dix jours, environ, que nous sommes rentrés ici, sur l'invitation à dîner de madame Duboussais, toi et moi, nous avons changé de rôle : Mentor c'est moi, Télémaque, c'est toi. Or, avec tout l'ascendant que la sagesse sait prendre sur une jeunesse inconsidérée, je te somme de répondre à ma question : Où allais-tu quand je t'ai rencontré sur l'escalier ?

GASTON.

Pourquoi cette demande ?

ADRIEN.

Ce n'est pas une question que je te demande, c'est une réponse.

GASTON, souriant.

Ah çà ! mais... je te trouve bien singulier...

ADRIEN.

Eh bien ! je vais parler pour toi ; il est neuf heures, c'est un moment suspect ; monsieur Duhoussais est de service au poste de la Porte-Neuve ; madame Duboussais va traverser cette pièce, pour se rendre à sa chambre à coucher.. là... (Désignant la porte à gauche.) et tu viens attendre, ici, madame Duhoussais. Je te soupçonne même d'avoir fait donner de l'avancement au mari : de simple gros major dans la garde impériale, il est devenu sous-lieutenant dans la garde nationale. Te voilà seigneur et maître dans cette maison.

GASTON.

Oh ! Adrien, tais-toi, tais-toi, tu ne me comprends pas. Oui, depuis dix jours, je cherche l'occasion de parler sans témoins à madame Duhoussais ; mais je n'ai dans l'esprit aucune pensée coupable : je veux me justifier de ce brusque abandon qui me rendit criminel à ses yeux, et qui m'a coûté pourtant cinq années de chagrins bien amers. Oui, j'espère lui parler ce soir ; car demain peut-être il ne serait plus temps ; demain la bataille ; demain, vainqueurs ou vaincus, nous quitterons Toulouse. Il faut donc en finir ce soir... Adrien, ce sol me brûle les pieds, comme une lave ; l'air que je respire sous ce toit m'est plus mortel qu'une batterie à brûle-pourpoint. Mort ou vivant, je quitterai demain cette maison.

ADRIEN, vivement.

Ah ! c'est donc demain que nous nous battons ?

GASTON.

Oui, demain... tu vois que c'est bientôt...

ADRIEN.

Non, bien tard.

GASTON.

Oui, surtout pour moi... mais vois si je ne joue pas continuellement de malheur ! Écoute : on craint quelque mouvement en ville ; certains quartiers, ici, à Toulouse, sont anglais, bien qu'on y parle français ; on veut donc avoir l'œil sur eux. La garde nationale ne suffit pas probablement. On a désigné un régiment de réserve pour ce service intérieur de surveillance ; le choix est tombé sur le mien ; me voilà citadin ; vous aurez la gloire de la bataille et moi la police de la ville... mon astre est fatal !

ADRIEN.

Que faire ! il faut obéir...

GASTON.

J'obéirai... tu te battras pour moi.

ADRIEN.

Je frapperai des deux mains... mon pauvre Gaston ! Te voilà donc placé entre deux feux ! ici, l'ami ; au dehors, l'ennemi.

GASTON.

Ce n'est pas l'ennemi que je crains...

ADRIEN.

Je crois bien. C'est que je tremble pour toi ; tu as à faire à une femme redoutable : une Espagnole est irrésistible dans ses séductions. Tu vas te trouver, comme un moderne Hippolyte, devant une autre Phèdre ; seulement, ta position est plus morale : tu n'es pas son fils ; mais ta Phèdre est une Castillane de vingt ans. Prends garde à toi ; voyons : as-tu pris une résolution ? rien ne calme le sang comme une résolution prise.

GASTON.

Adrien, la vérité pure, c'est que je n'ai pris aucune résolution ; j'ignore où je vais ; je flotte au hasard... Sais-je si ce que je veux faire vaut mieux que ce que je ne fais pas ?... Il y a une main qui me saisit aux cheveux, une voix qui me crie : *Marche !* j'obéis à cette main, à cette voix.

ADRIEN.

Si c'est ainsi, un homme fort et sensé comme toi devrait lutter contre la destinée ; c'est un devoir.

GASTON.

En voilà un autre ! ceux qui nous conseillent de lutter contre la destinée sont de singuliers philosophes... le plus raisonnable, je crois, c'est de s'abandonner au courant et d'y jeter voiles et gouvernail... La destinée n'est pas un lac où l'on vogue à plaisir, c'est un torrent qui nous emporte... où ? Dieu le sait !... A Saragosse, j'aime une jeune fille que je rencontre sur mon chemin ; j'avais vingt ans, elle seize... Jusque-là point de crime... Une nuit, la guerre me prend, moi et mon cheval, et nous jette... à Moscou ! Le tiers du globe sans débrider !... Mon malheur, à moi, c'est de n'avoir pu me débarrasser, dans ce long chemin, de ce premier amour, et de l'avoir pris au sérieux. Il fallait un phénomène dans ma profession ; c'est moi que le sort a choisi... Sous les sapins de la Bérésina, je pensais aux tièdes jasmins du jardin d'Isabelle !... A Leipsick, je reste seul de mon régiment, c'est bien heureux, n'est-ce pas ? pourquoi ne me suis-je pas trouvé sur le passage d'un boulet ?... Tous ceux qui sont morts à côté de moi, ce jour-là, n'avaient point d'amis à déshonorer !... il fallait que je leur survécusse, moi, parce qu'il fallait qu'ici, à Toulouse, un noble militaire, mon frère d'armes, un soldat mutilé sur le champ de bataille, un époux qui a mis toute sa joie dans sa femme et son enfant, fût trahi, fût empoisonné par moi dans son foyer domestique ! voilà pourquoi j'ai échappé à Leipsick !... fatalité !... Non, non, je veux le voir, Duhoussais, je veux avouer... je veux me fortifier de sa présence, de son amitié... je veux le voir souvent .. et dans deux jours, qui sait où nous serons encore ? sur le chemin de Moscou peut être.. Il faut ! au moins attendre deux jours... deux jours encore, et je suis sauvé !

ADRIEN.

Je t'écoute, mon ami, et je te plains !

GASTON.

Oh ! oui, plains-moi, ne m'accuse pas ! (Prêtant l'oreille.) J'entends marcher dans l'escalier qui descend au jardin. (Il s'approche de la porte à droite à l'angle du fond.) Adrien, je reconnais son pas... c'est elle !... elle va traverser cette pièce pour se rendre... à sa chambre ; je l'attends... non, je te suis, Adrien... non, reste avec moi... non, sors.

ADRIEN.

C'est un congé singulier que tu me donnes... je vais employer mon temps, je vais préparer ma toilette de bataille... (Il sort.)

SCÈNE II.

GASTON, puis ISABELLE, costume espagnol de rigueur.

GASTON, voyant entrer Isabelle. — A part.

C'est bien elle !

ISABELLE ; elle s'arrête immobile sur le seuil de la porte qu'elle vient de refermer et regarde Gaston. — Bas.

Le voilà !

GASTON, à part.

Toute ma force m'abandonne !... songeons à Duhoussais, à mon ami. (Haut.) Madame...

ISABELLE, secouant la tête tristement. — A voix basse.

Madame !

GASTON.

Madame, vous permettrez que je me retire... je cherchais M. Duhoussais... votre époux...

ISABELLE.

M. Duhoussais est sorti ; vous vouliez sans doute lui faire vos adieux ?...

GASTON.

Oui, Madame... non... je voulais le voir... j'ai besoin de le voir....

ISABELLE.

Gaston... depuis dix jours, oui, depuis dix jours, c'est la première fois qu'il m'est permis de vous parler sans témoins... depuis dix jours, je n'ai pu jamais que vous entrevoir... c'est seulement aujourd'hui que je vous vois... Laissez-moi vous voir un instant. (Après un instant de silence.) Que dites-vous de notre situation ?

GASTON.

Je me suis résigné à la mienne, Madame...

ISABELLE, bas.

Toujours Madame! (Haut.) Et la mienne?...

GASTON.

Vous paraissez heureuse, Madame; vous avez un époux qui vous aime... vous avez un enfant que vous aimez...

ISABELLE, vivement.

Je sais cela.

GASTON.

Il ne m'est pas permis, Madame, d'ajouter autre chose.

ISABELLE.

Vous aviez plus de hardiesse autrefois, monsieur de Verville. Les hommes sont ainsi... chemin faisant, on trouve une fille innocente... c'est une fleur qu'on respire un instant, et qu'on jette bien loin ensuite... simple amusement de militaire en pays ennemi... On déshonore une enfant, pour gagner un pari fait au bivouac... qu'est-ce que l'honneur d'une enfant?... ne faut-il pas des plaisanteries aux veillées du soldat? c'est l'honneur d'une pauvre fille qu'on sert ordinairement au repas de l'orgie, entre jeunes hommes! et puis on passe outre... Aujourd'hui, c'est Saragosse qui a fourni son contingent, demain, Madrid donnera le sien... Tout n'est-il pas permis en pays conquis? On tue les hommes, on déshonore les femmes... Cette morale est dans toutes vos chansons; vous êtes renommés pour cela, vous autres Français! Il arrive quelquefois qu'une de ces malheureuses filles séduites a pris au sérieux cet amour, dont on lui parlait; qu'elle s'en est réjouie dans son cœur, de cet amour; cette âme naïve ne connaissait pas votre code; on l'a prise en traître; on avait contre elle une parole grave et une pensée railleuse... et l'on a laissé cette jeune fille, à seize ans, dans un enfer, quand elle entrevoyait le ciel, la candide enfant!... Au bout de quatre, cinq, six ans, on retrouve la jeune fille devenue femme; on lui fait étourdiment une espièglerie de garnison; on parodie sur un tableau un chiffre amoureux; on rit beaucoup avec un ami de cette folle équipée; surtout on fuit le tête-à-tête, parce qu'il y a là un compte à rendre fort sévère... et si quelque plainte vient à se faire jour, la consolation est toute prête... on lui dit : Mais, Madame, vous êtes heureuse, vous avez un mari et un enfant... M. de Verville, qu'avez-vous à répondre à cela?...

GASTON, vivement agité.

Moi, Madame... rien : je suis bien coupable à vos yeux; j'aime mieux me taire que me justifier...

ISABELLE.

Vous avez raison; le silence est ce qu'il y a de plus commode, dans votre cas.

GASTON, soupirant.

Ah! (Il se couvre le visage de ses mains.)

ISABELLE.

Ainsi, Monsieur, vous restez sous le poids de mon accusation.

GASTON.

Madame! Madame! ces murs ont des oreilles, peut-être, cet air est tout rempli de la présence de votre époux.

ISABELLE, avec un sourire d'ironie.

Comme la prudence arrive avec l'âge!.. Lorsque la jeune fille disait à Gaston : « Les arbres de ce jardin ont des oreilles; les murs de la maison de mon père nous regardent avec toutes leurs croisées en feu! » Gaston répondait : « Non, non, la nuit est noire; la fontaine et le vent couvrent nos voix, l'épais feuillage couvre nos amours. » Alors Gaston ne craignait pas de compromettre une jeune fille... il a pris de l'expérience, Gaston, il a vieilli... il avait vingt ans, il en a vingt-cinq... c'est le doyen de l'armée... Eh bien! homme prudent, ne craignez ni pour moi, ni pour vous... ma sœur est là... (Montrant l'antichambre.) ma sœur veille, et M. Duhoussais est loin... Il ne rentrera que demain... je puis vous dire sans crainte tout ce qui est là, dans mon cœur, amassé depuis dix jours; comme je vous le dis sans crainte, tâchez de l'écouter sans remords.

GASTON, éclatant.

Oh! je ne puis plus me contraindre! Quand ce sol s'ouvrirait sous mes pieds, quand ces murs m'écraseraient, je veux, Isabelle, me dévoiler à vous! Eh bien! sachez que j'ai sollicité comme une faveur insigne de venir rejoindre l'armée en Espagne pour vous revoir, pour vous retrouver digne de moi, pour vous donner mon nom. J'allais chercher Isabelle à Saragosse, j'ai trouvé à Toulouse madame Duhoussais! Votre époux, Isabelle, c'est mon ami, vous le savez. Que me demandait l'honneur alors? ce qu'il me demandait, je l'ai fait. Je vous ai montré un visage froid; j'ai enseveli mon amour dans mon âme; j'ai employé autant d'art et de dissimulation à vous paraître indifférent, qu'un indifférent en emploie à paraître passionné. (Isabelle s'approche radieuse.) J'ai... Vous voulez me répondre, Isabelle?

ISABELLE, avec amour.

Non, non... parlez toujours, parlez.

GASTON.

Après cet aveu, il ne me reste qu'à mourir, je le sais; heureusement la mort est facile, aujourd'hui; toutes les portes de Toulouse mènent à la mort; ici le désespoir n'a pas besoin de suicide; mais avant de mourir, j'ai voulu demander une larme à celle qui me survivra.

ISABELLE, avec feu.

Vous ne mourrez pas, non, vous ne mourrez pas; c'est moi qui vous ordonne de vivre, c'est trop facile de mourir; j'ai bien vécu, moi!

GASTON, avec mélancolie.

Isabelle, je vous ai trop aimée pour vous voir l'épouse d'un autre et vivre... tout bonheur est perdu pour moi. Vous savez quels liens sacrés de fraternité militaire m'attachent à votre mari?.. eh bien! en te disant que je t'aime encore, je suis déjà criminel, je forfais à l'amitié, je mérite la mort...

ISABELLE.

Et moi aussi je vous aime encore, et bien plus que je ne vous aimais à Saragosse... Savez-vous bien tout ce que le soleil espagnol met en nous d'amour, d'amour inexorable, d'amour dévorant? savez-vous bien de quels souvenirs je suis poursuivie dans mes tristes jours? Comment veut-on que je pense à mes devoirs, aujourd'hui, dans ces heures brûlantes, au milieu de ce fracas de bataille, dans cet air de désolation qui semble nous annoncer la fin du monde? Demain le volcan nous engloutira tous, peut-être, et l'on nous ferait un crime de saisir au vol notre dernière minute, pour nous rappeler nos amours! à moi surtout, pauvre Espagnole, pauvre femme de malheur, qui me suis mariée à genoux sur une tombe, qui ne connais rien de ce que les hommes ont arrangé entre eux! Oh! non, je veux encore te dire une fois que je t'aime, car tu es l'astre adoré qui rayonna sur mes seize ans, car j'ai emporté partout avec moi cette atmosphère de bonheur que ta bouche exhala sur mon front; aujourd'hui, en te revoyant, j'ai revu le jardin, le bosquet, le chêne de nos amours, car toi et eux ne font qu'un à mes yeux. Dès que je te vois, je vois tout ce que j'aimais au monde, tout ce qui chanta mon amour naissant : la fontaine, les arbres, les oiseaux et la brise du soir dans les jasmins de mon pays. Ta vue m'enivre encore de toutes ces délices que j'ai trouvées en entrant dans la vie de l'amour; j'étais heureuse et pure, lorsque tu descendis des cieux devant moi, ange de ma vie... Va, il faut trop de calme pour penser à ses devoirs.

GASTON.

Ses devoirs!... (Il s'assied épuisé.)

ISABELLE.

J'oublie tout, excepté toi : mon honneur, c'est toi; la société, c'est toi; ma famille, c'est toi; mon Dieu, c'est toi... Veux-tu mourir, à présent? Meurs; mais songe bien qu'à ce rendez-vous du tombeau que tu me donnes, tu ne m'attendras pas longtemps comme autrefois au rendez-vous de mon jardin... Après avoir séduit la jeune fille, veux-tu maintenant tuer la femme... dis...?

GASTON, s'essayant épuisé, d'une voix faible et amoureuse.

Isabelle, c'est toi qui me tues... Si j'ai troublé ton bonheur, tu me le rends aujourd'hui, nous sommes quittes.

ISABELLE, à genoux devant lui.

Quittes! pas encore, Gaston... mais tu vivras, Gaston, n'est-ce pas...? tu vivras, dis...?

GASTON.

Isabelle, as-tu bien songé?..

ISABELLE, amoureusement.

Tu vivras?

GASTON.

As-tu bien songé?

ISABELLE, vivement.

Je ne songe à rien, je te regarde!

GASTON.

Isabelle, ouvre cette croisée... j'étouffe.

ISABELLE, se levant avec précipitation, ouvre la croisée. — La main au front de Gaston.

Tu es brûlant... l'air du soir te fera du bien. (Elle regarde par la croisée du jardin.) Que la nuit est belle! c'est l'Espagne, c'est son parfum, c'est son beau ciel! l'amour est dans l'air... viens respirer le printemps... viens... Gaston... Allons, obéissez, Monsieur.

GASTON, se levant avec effort et marchant vers la croisée ouverte. — A part.

Je me sens perdu.

ISABELLE; elle l'entraîne à la croisée, le bras droit au cou de Gaston.

Quelle soirée délicieuse! Voilà l'étoile que nous avons regardée ensemble tant de fois; je la regarde toutes les nuits, depuis cinq ans, et je pleure, comme d'un malheur, quand un nuage la couvre... Gaston... je le sens, tu m'aimes toujours.

GASTON, il l'embrasse.

Toujours... dussé-je en mourir!

ISABELLE.

Ne parle plus de mort... moi, je renais... j'ai l'extase de la convalescence après une maladie cruelle...

GASTON, tristement.

Oui, mais demain?

ISABELLE.

Il n'y a pas de demain!.. depuis quelques minutes, ma main est dans la tienne... pour ces minutes, je donnerais ma vie... n'est-ce pas que l'air de mon jardin t'a fait du bien?

GASTON.

Oui, Isabelle... (Souriant avec tendresse.) je me trouve mieux... Comme ce jardin est sombre!

ISABELLE, avec mélancolie.

Il était sombre aussi, l'autre!.. Voici Juanita! (Elle serre vivement la main de Gaston, ouvre la porte du jardin et y descend.)

SCÈNE III.

GASTON, JUANITA, puis DANDREY.

JUANITA, du ton d'un domestique qui annonce.

Je vous annonce monsieur Dandrey.

DANDREY.

Oh! pas tant de cérémonie avec moi; jamais je ne me fais annoncer... Colonel, je vous apporte la proclamation du maréchal... on vient de l'afficher à ma porte... Cela faisait attroupement; ma maison était remarquée... il y avait même des officiers, de ceux qui ont des canons en croix sur leurs boutons, qui disaient, en regardant ma maison : « On pourrait établir là une jolie batterie de quarante-huit; » alors j'ai arraché la proclamation pour vous l'apporter; elle est toute fraîche... (Juanita la saisit et s'asseoit pour la lire.)

JUANITA.

J'aime les proclamations, moi... l'avez-vous lue, monsieur Dandrey?

DANDREY.

Oui, je l'ai lue... le commencement... *Soldats!* je me suis arrêté à *Soldats!* cela ne me regarde point, je suis propriétaire. (Pendant cette phrase, Gaston jette des coups d'œil dans le jardin, à la dérobée.)

JUANITA, lisant.

Cela me regarde, moi.

DANDREY.

Êtes-vous soldat, Mademoiselle?... Oh! pardon... j'ai la tête brouillée...

JUANITA.

J'aime les proclamations... (Elle poursuit sa lecture.) Ah! c'est demain la bataille, enfin!..

DANDREY, joyeusement.

Demain, ah! (Tristement.) Demain, oh! (Il laisse tomber ses bras. — Joyeusement.) Ma belle patrie! (Avec tristesse.) Ma pauvre maison! (Il tire sa montre.) Ma patrie n'a plus que vingt-quatre heures de souffrances à subir, montre en main!.. Bah! Dieu, qui sauve ma patrie, sauvera ma maison par-dessus le marché!.. Grand Dieu! écoute la prière d'un bon Français: donne la victoire aux Anglais. (Il s'approche de Gaston.) Colonel... Ah! je vous dérange, peut-être?

GASTON, avec distraction.

Oui...

DANDREY, à part.

Ces satellites du tyran sont d'une impolitesse!.. C'est égal, vexons-le... Colonel, à quelle heure croyez-vous que commencera la bataille?

GASTON, se promenant agité.

Allez le demander au maréchal.

DANDREY.

Je n'ai pas l'honneur de connaître le maréchal.

GASTON.

Eh bien! allez le demander aux Anglais.

DANDREY, à part.

Épigramme! faisons une autre question... Colonel, pourrais-je vous demander la permission d'aller demain matin, à l'aube, voir les préparatifs de la bataille, du balcon de votre belvéder? les préparatifs seulement : je veux m'assurer qu'il n'y a point de batterie dans la direction de ma maison.

GASTON.

Venez, Monsieur, vous êtes chez vous. (A part.) Il ne sortira pas, le maudit!

DANDREY.

C'est que j'aurai le temps d'écrire une lettre à lord Wellington, pour le prier de changer ses batteries; on ne peut pas se refuser ces services entre...

JUANITA, quittant la proclamation.

Entre Anglais, non.

DANDREY, à part.

Elle aussi! cette petite bonapartiste!.. deux épigrammes! (Haut.) Ainsi j'irai vous importuner demain matin.

JUANITA.

C'est le mot!

DANDREY, à part.

Et de trois!.. (Haut.) Je m'offre même à vous réveiller avant le jour, colonel; moi, je ne dormirai pas; la veille des batailles, je me promène toute la nuit, dans ma chambre, et je prends du thé...

JUANITA.

Vous avez donc vu des batailles?

DANDREY.

Moi! jamais!.. un propriétaire!..

JUANITA.

Mais que ne passez-vous aux Anglais, Monsieur?

DANDREY.

Oh! ce serait déjà fait, si je pouvais emporter ma maison avec moi... je reste pour défendre ma propriété, ou pour m'ensevelir sous ses décombres comme Priam... Colonel, encore une question?..

GASTON, hors de lui.

Monsieur, si je ne respectais la maison de Mme Duboussais, je vous aurais déjà montré la porte.

DANDREY, furieux.

La porte de ma maison!.. c'est bien! jouissez de votre reste; vous avez encore vingt-quatre heures d'insolence à dépenser..; demain soir vous viendrez peut-être frapper à la porte de ma maison; elle vous sera fermée...

GASTON, de même.

Votre maison, je la ferai raser, vous êtes un Français d'Angleterre, vous êtes un traître, vous êtes un espion; oui, Monsieur, vous venez nous espionner, ici; vous faites un lâche métier; votre présence m'est odieuse; je la souffre, parce que je ne puis vous chasser; si vous avez un peu d'âme, vous vous chasserez vous-même d'ici; si vous êtes sans entrailles, vous resterez; alors ce sera moi qui sortirai... pour vous humilier, je sors. (Gaston descend au jardin.)

SCÈNE IX.

DANDREY, JUANITA.

(Dandrey reste un instant comme foudroyé.)

DANDREY, au comble de la colère.

A-t-on jamais vu insolence pareille!.. et je ne me vengerai pas!!!.. oh! si je ne me vengeais pas, je serais le dernier des propriétaires! l'honneur de ma maison a trop souffert des insultes de ce soldat!.. il paraît que leurs affaires vont bien mal!..

JUANITA, alarmée.

Quelles affaires?

DANDREY.

Eh! leurs affaires bonapartistes!.. à coup sûr ce ne sont pas des affaires d'amourettes qui les tracassent, ces jeunes fous! au fait, il y a de quoi!.. l'ennemi, l'Anglais, veux-je dire, est en force, et je crois que ce ne sera pas long, demain... M. le colonel de Verville le sait bien!.. il a été avec moi d'une impolitesse très-crue... c'est un homme que je n'ai jamais aimé... J'aime l'autre, son ami, M. Adrien... oh! celui-là est un charmant garçon, je suis même fâché de l'avoir connu.

JUANITA.

Pourquoi donc, monsieur Dandrey?

DANDREY, faisant un signe de mort.

Eh! parce que demain... tous ces gens-là... bonsoir!

JUANITA.

Oh! ne lui portez pas malheur, à ce pauvre M. Adrien!

DANDREY.

Ah! tout ça est une proie! et puis, voyez-vous, Mademoiselle, ce sont des traîtres, tous ces hommes-là...

JUANITA.

Comment! ces hommes qui défendent le pays?

DANDREY.

Ils défendent l'usurpateur, ce sont des traîtres! mais ne parlons pas politique... ce sont des traîtres!... Il n'y a que ce bon M. Duboussais que je porte là dans mon cœur; pour lui, je donnerais un étage de ma maison. Ah! que n'est-il ici!... je lui proposerais d'acheter ma maison, ce soir, sous seing privé...

JUANITA.

Ah! voici M. Adrien, j'entends sa voix sur l'escalier.

DANDREY.

Je vais le proposer à M. Adrien.

JUANITA.

Un chef d'escadron! y pensez-vous!..

DANDREY.

Voyons s'il nous apporte quelque nouvelle!

SCÈNE V.

Les précédents, ADRIEN.

ADRIEN, un bougeoir à la main qu'il dépose sur la table.

Je vous trouve à propos, monsieur Dandrey... (A part.) que le diable l'emporte!

DANDREY.

Voudriez-vous acheter...?

ADRIEN.

Voilà les seules emplettes que je puisse faire à présent... regardez... (Il montre un paquet de cartouches.) c'est de circonstance...

DANDREY.

Des cartouches! cela fait frémir!

ADRIEN.

Je vous annonce, monsieur Dandrey, que vous venez d'être nommé, à l'unanimité, caporal de la garde nationale. Derrière moi, s'avance la députation chargée de vous féliciter et de vous amener au bastion de Saint-Cyprien, où vous aurez l'honneur de tirer demain votre premier coup de fusil.

DANDREY, troublé.

Sérieusement, monsieur Adrien?

ADRIEN.

La veille d'une bataille, je ne plaisante plus; quand la mort est là, trêve aux mystifications! c'est la morale du camp.

DANDREY.

Est-ce possible!

ADRIEN.

Oui, caporal.

DANDREY, reculant d'un pas.

Oh! mon Dieu!

JUANITA.

Allons, monsieur Dandrey, vous voilà un de nos défenseurs.

DANDREY.

Mais y a-t-on bien songé?

ADRIEN.

Oui, caporal.

DANDREY, reculant encore.

Oh! caporal! ça fait peur! mais a-t-on bien songé que j'étais propriétaire?

ADRIEN.

Mais si les propriétaires ne défendent pas les maisons, qui les défendra? ceux qui n'en ont point?

DANDREY.

Mais donnez-moi des conseils, mon bon Monsieur.

ADRIEN.

Des conseils? je vous donnerai des cartouches. (Il parle bas à Juanita.)

DANDREY, avec une intention de malice.

Votre provision de guerre n'est pas forte, gardez-la toute pour vous. Demain vous aurez cent mille hommes sur les bras.

ADRIEN.

Cent mille? c'est possible, je ne les ai pas comptés.

DANDREY.

Mais vous autres, vous êtes-vous comptés? on dit que vous n'êtes que trente mille.

ADRIEN.

Trente mille, tout juste! nous nous battons un contre trois: aujourd'hui, comme toujours, la partie est égale. (Il parle bas à Juanita.)

DANDREY, à part.

Décidément, l'Adrien ne vaut pas mieux que le Gaston; ce sont eux qui depuis dix jours me martyrisent à coups d'épingle. Je vais m'enterrer dans ma cave; au diable le caporalat! Je m'en vengerai bien demain! les maudits bonapartistes!

ADRIEN.

Monsieur Dandrey, en vous rendant à votre poste, je vous conseille de jouir d'un superbe feu d'artifice qu'on va tirer sur la rivière de Lers.

DANDREY.

Ah!

ADRIEN.

Hâtez-vous un peu, la mèche est allumée, on va faire sauter six arches du pont de Balma.

DANDREY, sortant en s'esquivant.

Sainte-Vierge des Anglais!...

SCÈNE VI.

ADRIEN, JUANITA.

ADRIEN.

Oui, vous dis-je, c'est une plaisanterie; je voulais nous débarrasser de lui; j'ai à vous faire mes adieux, et je ne veux pas mettre M. Dandrey dans la confidence de mes adieux, tout innocents qu'ils soient.

JUANITA, tristement.

Vos adieux! monsieur Adrien... n'auriez vous pu trouver un autre mot?

ADRIEN.

Nous marchons à un combat d'extermination; la fosse sera large demain à cette heure, et beaucoup de nous, tous peut-être, y seront étendus, le maréchal et le dernier soldat. Si, la veille d'une pareille fête, on ne dit pas à ses amis: *Adieu*, il faut supprimer ce mot de la langue (Il prend une main de Juanita.) Comment, Mademoiselle, vous allez vous attendrir? félicitez-moi donc: j'ai oublié comment sifflent les balles, parole d'honneur! je vis en rentier; mon cheval ne sait plus ce que tout cela signifie, il engraisse! enfin nous allons recommencer à vivre demain.

JUANITA.

Dans une bataille?

ADRIEN.

Eh! oui! dans une bataille, souvent il n'y a que les maladroits qui sont tués; adieu donc, belle Juanita. (Avec tendresse.) Tenez, je sens là que je vous aurais aimée...

JUANITA.

Que vous me faites de la peine!

ADRIEN.

Ce soir, avant de monter à ma chambre pour m'y reposer quelques heures, ou faire semblant, j'ai voulu vous entrevoir une minute; votre visage m'a fait du bien; il rayonne à mes yeux dans la nuit, comme un soleil.

JUANITA.

Demain matin je ne vous reverrai donc plus?

ADRIEN.

Au coup de quatre heures, nous serons à cheval, avant l'aube, peut-être.

JUANITA.

Eh bien! je serai levée avant l'aube.

ADRIEN.

Non, non, Juanita, je ne veux pas vous faire deux fois mes adieux... qui sait? cette nuit, peut-être le tocsin... permettez-moi de vous embrasser.

JUANITA.

Un instant, j'ai une prière à vous faire... demain, ne vous battez pas avec les Espagnols; puisqu'il y a des Anglais dans l'armée anglaise, battez-vous avec les Anglais.

ADRIEN.

Oui, avec les Espagnols, je me défendrai seulement.

JUANITA.

Vous m'oublierez dans la bataille.

ADRIEN.

Vous oublier! oh! nous sommes de trop vieilles connaissances; voilà dix jours que nous habitons la même maison. Dix jours, en temps de guerre, c'est dix ans; la veille d'une bataille, c'est la vie.

JUANITA.

Écoutez-moi, monsieur Adrien, demain matin je serai ici, à l'aube, je vous donnerai un scapulaire et je vous embrasserai; cela vous portera bonheur.

ADRIEN.

Un scapulaire et un baiser; ma belle Espagnole, tenez, si cela vous était indifférent, vous mettriez encore un baiser à la place du scapulaire.

JUANITA.

Non, un scapulaire et deux baisers.

ADRIEN.

Allons, j'accepte tout.

JUANITA.

Bonne nuit, monsieur Adrien.

ADRIEN.

Elle sera bonne, mais courte... (Il lui baise la main. Juanita accompagne Adrien à la porte du salon et le salue encore de la main.)

SCÈNE VII.

JUANITA, *seule.*

Le bon jeune homme! Ah! depuis vingt ans on nous tue tous les hommes; les jeunes filles sont à plaindre! si par hasard elles viennent à se marier, elles épousent des invalides... comment veut-on, après... Ah! mon Dieu! mon Dieu! ma sœur! ma pauvre sœur! (*Elle prête l'oreille à la croisée du jardin.*) Comme elle tarde de monter!.. et M. Duhoussais qui lui avait tant recommandé de se mettre au lit de bonne heure! demain, ce maudit canon nous réveillera avant le jour... Je descends au jardin pour appeler ma sœur. (*Elle prête l'oreille d'un air d'effroi et marche vers la porte du fond.*) Je ne crois pas me tromper... cette voix qui parle sur l'escalier... c'est la voix... de... non! non!.. impossible!... oui, oui, c'est M. Duhoussais... c'est mon beau-frère... c'est lui!

SCÈNE VIII.

JUANITA, DUHOUSSAIS.

DUHOUSSAIS, *il entre avec précipitation.*

On ne m'attendait pas à cette heure, n'est-ce pas?

JUANITA, *troublée.*

Non, mon frère...

DUHOUSSAIS.

Isabelle, ma femme, où est-elle? que fait-elle?

JUANITA, *au comble de l'effroi et regardant le jardin.*

Ma sœur... elle dort depuis longtemps.

DUHOUSSAIS, *il regarde la porte à droite.*

Elle dort! elle dort! c'est bien! en effet, il est déjà fort tard... Et mon enfant?

JUANITA, *se rassurant.*

Il dort aussi...

DUHOUSSAIS.

Et ces messieurs? nos amis?

JUANITA.

Ils rentrent à l'instant...

DUHOUSSAIS.

Ensemble?

JUANITA, *embarrassée*

Oui... je crois, ensemble

DUHOUSSAIS.

C'est bien! tu peux te retirer... je vais appeler le domestique... il faut que je parle à Gaston...

JUANITA, *vivement.*

J'irai, moi, dire au domestique d'appeler M. de Verville: en allant à ma chambre, je passe devant le domestique; tenez, amusez-vous à lire la proclamation.

DUHOUSSAIS.

Adieu, Juanita! (*Il la baise au front.*)

JUANITA.

Bonne nuit, mon frère... (*A part.*) Que signifie tout ceci?

SCÈNE IX.

DUHOUSSAIS, *seul.*

(*Il est accoudé sur la table, le front sur sa main, et lit la proclamation. — Après une minute de silence.*)

Le chef de poste ne m'a donné qu'une demi-heure de congé... (*Il tire sa montre.*) J'ai vingt minutes encore... c'est assez.

SCÈNE X.

DUHOUSSAIS, GASTON.

(*Gaston entre, la chevelure en désordre, pâle, l'œil hagard.*)

DUHOUSSAIS.

Bien! te voilà, Gaston, viens t'asseoir là, près de moi. (*Il est toujours assis, et il fait signe à Gaston de s'asseoir auprès de lui; Gaston prend un fauteuil et s'assoit.*) J'ai une terrible confidence à te faire. (*Il se lève pour fermer la croisée et la porte du fond.*)

GASTON, *au comble de l'effroi.*

Ah! mon sang se gèle! que va-t-il me dire?.. et Isabelle qui est encore au jardin!

DUHOUSSAIS.

Que personne ne m'écoute au moins, mon honneur y est intéressé..... (*Il se rassoit.*) Gaston, tu le sais, j'ai servi quinze ans, et avec une certaine distinction, je crois. J'ai passé le pont d'Arcole sous le feu des Autrichiens... j'étais aux Pyramides dans le carré de Desaix; au Thabor, dans la redoute étoilée de Kléber: nous étions deux mille contre cent mille Arabes; à Aboukir, dans la cavalerie de Murat; à Héliopolis, avec les hussards. J'ai vu Marengo et Austerlitz, deux terribles journées! J'ai vu Friedland: c'est là que je te sauvai la vie; tu n'avais que dix-huit ans, l'empereur te donna la croix et me fit chef d'escadron; c'est là que je te mis sur le chemin de la fortune, car j'ai toujours été pour toi, Gaston, plus qu'un ami: je t'ai tenu lieu de père. (*Gaston fait un signe affirmatif.*) D'autres ont fait plus que moi, sans doute, mais j'ai mérité, je crois, au moins, la réputation de bon soldat... qu'en dis-tu?

GASTON.

Ce préambule...

DUHOUSSAIS.

Laisse de côté le préambule; que penses-tu de moi, comme soldat?

GASTON.

Je pense, avec toute l'armée, que vous êtes un brave.

DUHOUSSAIS.

C'est bien! j'ai besoin que tu me le dises; ta bouche ne sait pas flatter, même un ami... tu penses donc que j'ai toujours montré du cœur?

GASTON.

Toujours... je ne connais pas de meilleur soldat que vous.

DUHOUSSAIS.

Et maintenant, si je t'avouais... si je t'avouais que j'ai eu peur, ce soir, que dirais-tu?

GASTON.

Je dirais que vous vous êtes trompé.

DUHOUSSAIS.

Je te remercie, mais écoute encore... écoute. En quinze ans de guerre, j'ai vu mille fois luire à l'horizon les feux des bivouacs ennemis, pendant la veillée des batailles. J'ai même toujours vu ces lignes de feux avec autant de plaisir que ma femme en éprouve à voir de cette croisée une bordure de roses dans ce jardin: c'étaient comme des feux de joie qui faisaient tressaillir mon âme de soldat... Le croirais-tu? tantôt, en me promenant sur les remparts, un frisson a couru sur tout mon corps, je me suis épouvanté de ce frisson, car il me venait directement des lignes de l'ennemi... ce n'était pas un frisson de fièvre, je me porte bien; ni de froid, la nuit est tiède... une nuit de printemps... j'avais fait connaissance avec la peur. Cinq ans de repos domestique peuvent donc démoraliser un homme! me suis-je dit... Cela m'a fait profondément réfléchir, j'ai compris ce frisson: ma vie est placée aujourd'hui dans des conditions toutes différentes du passé; j'étais seul quand je me battais... aujourd'hui, je ne suis plus seul, je suis trois. Avec mon existence, j'apporte à la bataille l'existence de ma femme et de mon fils; le coup qui me frappe les frappe aussi, ces innocents! Certes, cette pensée ne conseille jamais une lâcheté, mais je crois qu'elle peut donner un frisson... Que dis-tu, Gaston?

GASTON.

Cela me paraît juste.

DUHOUSSAIS.

Alors, j'ai fait un retour sur ma famille. Je puis être tué demain, ai-je dit... c'est la première fois que j'ai dit cela la veille d'une bataille... or, en cas de malheur, songeons à ma femme et à mon enfant. Plein de cette idée, j'ai quitté le poste du faubourg, et voici ce que je dois te dire encore. (*Il prend affectueusement la main de Gaston.*)

GASTON.

Parlez, parlez, Georges.

DUHOUSSAIS.

Gaston, ta bravoure sera demain sans emploi: tu gardes la ville; c'est sans doute un malheur pour toi, mais cela sert mes projets... C'est entre tes mains... (*Il se lève.*) Gaston, que je confie le dépôt le plus sacré, ma femme! (*Il essuie quelques larmes; Gaston est vivement agité.*) Elle est sans fortune, tu le sais; si je meurs, veille sur elle, veille sur mon enfant; sois leur père à tous deux... fais respecter Isabelle... les femmes sont souvent livrées à l'insulte de l'homme qui passe... Toi, Gaston, grave et sensé comme un vieillard, donne-lui des conseils dans le besoin; tu ne la connais pas, ma femme: elle te paraît réservée, froide, réfléchie? eh bien! elle a toute la fougue de l'Espagnole; ce caractère de feu pourrait lui tourner à mal, Gaston, sois son ange gardien... tu me le jures, n'est-ce pas?..

GASTON, *hors de lui.*

Mais qu'avez-vous, Duhoussais?.. vous parlez comme un homme qui...

DUHOUSSAIS.

Gaston, j'ai là, là, quelque chose qui me dit que je mourrai demain.

GASTON, *se levant.*

Duhoussais! Duhoussais! prenez pitié de Gaston!

DUHOUSSAIS.

Oh! ne t'alarme pas de cette idée, Gaston... tu sais que les

pressentiments nous trompent presque toujours; en toute autre occasion, j'aurais ménagé ta sensibilité, ton amitié tendre et fraternelle; mais nous sommes dans ces heures solennelles de la vie où il faut tout dire, afin d'être sans regrets... Embrassons-nous maintenant... Eh bien! tu ne veux pas m'embrasser?..

GASTON, ému aux larmes.

Oui, Georges. (Ils s'embrassent.)

DUHOUSSAIS.

Gaston, à présent, je suis calme... crois-le bien, va... va prendre un peu de repos...

GASTON, l'œil égaré.

Adieu, Georges. (Il sort avec précipitation; Duhoussais le suit jusqu'à la porte. Un domestique se présente et remet une lettre à Duhoussais.)

SCÈNE XI.

DUHOUSSAIS, au domestique qui entre.

D'où vient cette lettre?

LA DOMESTIQUE.

Je l'ai trouvée sur ma table, il y a un quart d'heure... elle est très-pressée... j'allais la porter à son adresse, au poste de la Porte-Neuve, mais mademoiselle Juanita m'a dit tantôt que vous étiez ici; j'ai attendu que le salon s'ouvrît. (La domestique sort.)

DUHOUSSAIS.

Fort bien. (Il ouvre la lettre.) Quel excellent ami, que ce brave Gaston! pauvre Isabelle! si je meurs demain, du moins tu trouveras en lui un frère, un protecteur!.. (Il regarde au bas de la page.) Point de signature!.. (Il approche la lettre d'une bougie.) Les lettres anonymes je les brûle, moi.. pourtant... lisons toujours... je crois connaître cette écriture... c'est la main du propriétaire... c'est Dandrey, si je ne me trompe... oh! (Il lit.) certainement, c'est l'écriture de Dandrey. « Une personne à qui vous avez rendu un grand service, et qui vous doit de la reconnaissance, se croit obligée, en conscience, de vous prévenir qu'en ce moment même où elle vous écrit, votre femme est en rendez-vous d'amour dans le pavillon de votre jardin, avec M. Gaston de Verville; venez, vous verrez... » ah! c'est une plaisanterie! (Il rit.) mais qui plaisante?.. est-ce bien à moi qu'on écrit? (Il regarde l'adresse.) Oui, à moi!.. (D'une voix étouffée et tremblante.) Isabelle avec Gaston!.. le misérable qui a écrit... (Il sonne.) Avec Gaston! (Il se promène; le domestique paraît.) Dites à M. Dandrey que je l'attends ici... Avec Gaston! oh! il était bien agité Gaston! allons, allons, impossible!.. Isabelle! elle était brûlante l'autre jour, le jour du dîner... bah! c'est le changement de saison!.. quelle atroce plaisanterie!.. Gaston était tout défait quand il est venu ici.. oui... il était bien pâle... non, non, Gaston, le plus austère des hommes!.. On m'a dit qu'il était à Saragosse quinze jours avant mon arrivée dans cette ville... il a paru bien embarrassé lorsque je l'ai questionné sur son séjour à Saragosse... ce nom de Saragosse le fait pâlir... Comme mes idées se brouillent!.. bientôt, j'accuserais le meilleur des amis, la plus vertueuse... Ah! voilà M. Dandrey!

SCÈNE XII.

DUHOUSSAIS, DANDREY, en robe de chambre.

DUHOUSSAIS, courant à Dandrey.

Qui a fait cette lettre?

DANDREY, troublé.

Cette lettre?.. mais... j'ignore.

DUHOUSSAIS, riant avec effort.

N'est-ce pas que c'est une plaisanterie? allons, avouez, nous allons rire...

DANDREY.

Voyons, je ne sais...

DUHOUSSAIS, furieux.

Qui a fait cette lettre? dis-le moi ou je t'écrase.

DANDREY, à genoux.

Écoutez, écoutez.

DUHOUSSAIS.

Misérable! je n'écoute rien... parle... parle... c'est toi.

DANDREY.

Non... c'est... mon bon monsieur Duhoussais, je vous ai tant d'obligations... vous êtes mon bienfaiteur... mon sauveur...

DUHOUSSAIS, se rassurant un peu.

Tu as écrit cette lettre...

DANDREY.

Non, non... dans un moment de colère contre ces messieurs qui m'ont fait beaucoup de mal, en songeant à vous qui m'avez fait tant de bien... j'ai...

DUHOUSSAIS.

J'entends! tu as inventé une horreur.

DANDREY.

Non, non, je n'ai rien inventé... j'ai...

DUHOUSSAIS.

Avoue que tu as inventé...

DANDREY.

Oui, j'ai inventé...

DUHOUSSAIS.

Ah!...

DANDREY.

J'ai inventé que votre femme parlait d'amour dans le jardin avec M. de Verville.

DUHOUSSAIS, furieux.

Tu l'as inventé!..

DANDREY, resolut.

Oui... (Bas.) mais c'était vrai.

DUHOUSSAIS.

Vrai!

DANDREY, baisant la main de Duhoussais, à voix basse.

Que ma maison s'écroule, si c'est faux; j'ai tout entendu de mon soupirail... là-bas.

DUHOUSSAIS, hors de lui.

Vous!

DANDREY.

Ils ont parlé de leur chiffre gravé sur un chêne... sur un tableau... que sais-je? moi... à Saragosse...

DUHOUSSAIS, en délire.

De leur chiffre!.. et ma femme?

DANDREY, à voix basse.

Votre femme est encore là-bas dans le pavillon... elle attend votre départ pour remonter.

DUHOUSSAIS, triomphant.

Tu en as menti, ma femme est là... (Montrant la chambre.) elle dort... ah!

DANDREY, avec confiance.

Non, elle n'y est pas... vous le croyez... voyez... (Montrant le jardin.)

DUHOUSSAIS, il prend un flambeau et jette un long regard dans la chambre de sa femme qu'il vient d'ouvrir.

Personne!!! (On entend une marche de tambour dans la rue.)

ACTE TROISIÈME.

La chambre du belvéder. — A gauche, une alcôve avec une draperie. — Dans le fond du théâtre, un large balcon de fer, peu élevé et saillant sur la rue; on voit à travers, sur la dernière toile, des pointes de clochers; au-dessous du niveau du balcon, à l'horizon, les lignes rouges de l'armée anglaise; ce balcon est fermé par un vitrage à deux battants. — A droite, une lourde porte, fort épaisse et doublée de fer au dedans et au dehors, avec une serrure à trois pennes dans l'épaisseur du bois. — Au lever du rideau, le vitrage du balcon est ouvert. — Gaston écrit une lettre sur une table, au premier plan; il est vêtu d'une redingote; son uniforme et ses armes sont étalés négligemment sur un fauteuil. — Il fait nuit encore, la scène est éclairée par deux bougies placées sur la table de Gaston.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASTON et ADRIEN.

(On entend sonner trois heures.)

ADRIEN, se levant.

Trois heures! merci, clocher gothique! comme je dormais savoureusement! (Il va au télescope et regarde.) j'ai les yeux encore endormis; je viens de prendre la planète de Saturne pour une bombe; je ne croyais pas que cette planète fût anglaise: elle se couche au quartier général de Wellington... (Il se revêt de son uniforme.) Bonjour, Gaston...

GASTON, préoccupé.

Adieu, bonjour, Adrien...

ADRIEN, chargeant ses pistolets.

Ne nous pressons pas; nous avons du temps de reste pour notre toilette.

GASTON, toujours écrivant.

Oh! certainement.

ADRIEN, déclamant.

Tes yeux seuls et les miens sont ouverts dans Toulouse,
Et tout dort: et l'armée, et l'époux... et l'épouse...

(Il revient au balcon et regarde au télescope.)

Ce télescope de M. Dandrey grossit singulièrement les ob-

jets; M. Dandrey regarde les Anglais par le gros bout, et les Français par le petit... Ma foi!... la nuit est encore bien noire... j'aurais pu dormir une demi-heure de plus... c'était autant de pris sur l'ennemi... (Regardant tous les murs.) M. Dandrey n'a pas laissé une glace dans sa chambre... il faut pourtant se présenter décemment à messieurs les Anglais, un jour de fête... consultons ma psyché de bivouac... (Il tire un petit miroir de sa sabretache.) Et pas un clou pour accrocher mon trumeau!... Ah! voilà la première fois que la porte de fer sert à quelque chose!... (Il accroche le miroir.) Elle est solide cette porte-là... (Il arrange son col et son uniforme devant le miroir.) Je suis très-bien; nous pouvons entrer au bal au premier coup d'archet... La correspondance sera-t-elle longue encore?

GASTON, préoccupé.

Oui... oui... j'ai bientôt fini.

ADRIEN.

Moi, je suis débarrassé du style épistolaire depuis six ans... A propos, n'oublions pas mes circulaires... voyons si elles sont au complet... (Il tire trois lettres cachetées de son casque.) une pour mon oncle, une pour mon cousin, une autre pour mon neveu... elles commencent un peu à jaunir ces circulaires; voilà six ans qu'elles sont écrites et cachetées... leur style est concis: *Mon cher cousin* ou *mon cher oncle, je vous annonce que j'ai été tué à l'affaire d'hier. Tout à vous pour la vie,* ADRIAN MAULAON... Voilà qui prévoit tout. Un camarade obligeant ramasse ces lettres sur le champ de bataille et les jette à la première poste, et le neveu se présente pour recueillir mon héritage, un sabre et deux pistolets, qu'il place au cinq pour cent. (Ceignant son sabre.) Me voilà prêt!... (Il s'approche de Gaston.) Gaston, voici l'aube... je descends.

GASTON, agité.

Ah! c'est toi... (Il se lève.) Tu pars? (Il marche vers le balcon.)

ADRIEN, à part.

Il est bien agité, mon pauvre ami! à coup sûr ce n'est pas la bataille qui le tourmente.

GASTON, descendant la scène.

Le jour va poindre...

ADRIEN.

Oui, on commence à voir clair sur l'échiquier, comme dit l'empereur.

GASTON.

Nous allons nous séparer, mon cher Adrien... écoute-moi: tu as fort peu de temps à m'écouter... cette lettre que j'écris est adressée à ma mère...

ADRIEN.

Elle est un peu longue.

GASTON.

Oui, j'avais beaucoup de choses à lui dire... elle sera renfermée dans une autre lettre qui te sera adressée, à toi.

ADRIEN.

A moi!.. tu m'écris aussi? dis-moi plutôt ce que tu as à m'écrire.

GASTON.

Non, je te l'écrirai.

ADRIEN.

Comme tu voudras.

GASTON.

Voilà tout.

ADRIEN.

Tu comptes donc partir ce soir?

GASTON.

Oui, oui; j'ai des ordres du général... tu trouveras tout cela dans ma lettre... (Le jour commence.)

ADRIEN.

Comme tu voudras... il y a là-dessous quelque petite intrigue de femme, n'est-ce pas?

GASTON.

Tu verras... tu...

ADRIEN.

Oui, c'est bon; ne parlons pas femme, ce matin... A propos, tu sauras que deux baisers m'attendent là-bas.

GASTON, effrayé.

Qui donc?

ADRIEN.

Ne t'alarme point! c'est Juanita.

GASTON.

Tu vas voir Juanita?..

ADRIEN, avec dignité.

Je vais voir les Anglais. Deux portes de cette maison conduisent à la bataille, et crois bien que je ne sortirai pas par celle où une femme m'attend. (Ils s'embrassent.)

GASTON.

Adieu. (Adrien prend ses pistolets et sort.)

SCÈNE II.

GASTON, seul.

J'ai déshonoré l'amitié... j'ai été faible, moi!... la mort sur un champ de bataille serait encore trop belle pour moi... ce soir, quand le dernier service que mon pays me demande sera rendu... j'aurai le courage de me punir! Après tant de victimes qui seront immolées aujourd'hui, une de plus ne sera pas remarquée... on ne fera pas attention à mon cadavre, dans le nombre... Duhoussais, lui, me comprendra... cela me suffit... quand on a vécu comme une femme, il faut savoir mourir en homme. (Il s'avance vers le balcon et regarde la plaine. La clarté augmente.) Et pourtant, comme nos intérêts domestiques sont mesquins, devant ce grand spectacle!... ici une petite intrigue d'amour, là-bas deux géants qui se regardent: la France et l'Angleterre... ici le combat intérieur du devoir et de la passion... là-bas une bataille où deux mondes vont se heurter!... Ah! notre armée remplit aujourd'hui une mission bien héroïque! ceux qui survivront seront plus malheureux que les morts... aussi me sera-t-il aisé de mourir... (Marchant vers le balcon.) Voyez comme l'aube est empourprée! le ciel est couvert de nuages de sang, le ciel a déjà le reflet de la terre!... Oh! il y aura bien un peu de place pour moi dans la grande immolation qui se prépare... pour l'empire et pour moi, ce jour est sans lendemain... ce soir, l'empire descend à son tombeau; je ne demande qu'un seul pli pour mon cadavre au glorieux linceul qui doit bientôt l'ensevelir... De quel front me plaindrais-je de ma destinée obscure, quand tout ce qui fut grand dans le monde s'écroule en ruine à mes côtés?.. et toi, Duhoussais... mon ami, seras-tu content de moi? crois-tu que mon crime sera suffisamment lavé par ce baptême de sang qui va couler sur mon front?... ma pauvre mère! (Il se rassied devant la table et écrit.)

SCÈNE III.

GASTON, ISABELLE.

(Elle entre sur la pointe des pieds, s'approche du balcon, regarde la plaine, puis elle descend et vient lire la lettre par-dessus l'épaule de Gaston.)

ISABELLE, avec un cri.

Tu vas mourir!

GASTON, se levant vivement.

Isabelle!... (Il court vers la porte et la ferme.)

ISABELLE, d'une voix sourde.

Tu vas mourir!

GASTON.

Non, non, Isabelle.

ISABELLE.

Je l'ai lu!... comment as-tu le courage d'écrire à ta mère que tu vas mourir?.. tu veux donc tuer ta mère! tu ne sais donc pas quel est l'amour que nous portons à nos enfants?

GASTON.

Je sais, Isabelle, que j'ai commis un crime, et qu'il faut que je l'expie.

ISABELLE.

Et moi, ta complice... que deviendrai-je, après toi?

GASTON.

Ton mari te pardonnera.

ISABELLE.

Mais moi, je ne me pardonnerai pas... D'ailleurs, Gaston, mon mari ne sait rien, rien.

GASTON.

Rien aujourd'hui, tout demain.

ISABELLE.

Et qui le lui dira?

GASTON.

Nous, notre visage, notre voix, notre geste, notre embarras, tout! qu'importe que la bouche soit muette, lorsque tout le reste du corps parle et nous dénonce, et nous trahit! voyons, Isabelle, te sens-tu le courage de traîner l'adultère dans ta maison, de compter tes jours par des crimes, tes nuits par des remords, et de vivre ainsi avec un perpétuel mensonge sur les lèvres, devant ton époux? Je sais que certaines femmes le font, et qu'elles vivent à l'aise; si tu étais une de ces femmes, je te mépriserais tant, que je te haïrais demain; je ne veux pas te haïr, je ne puis plus t'aimer: — ne plus t'aimer, c'est mourir, je mourrai.

ISABELLE, avec un sang-froid forcé.

Alors, Gaston, as-tu bien songé à moi? car, si moi, faible femme, je n'ai pas la force de mourir, il faudra donc que je vive avec deux remords sur le cœur... j'aurai creusé ma tombe et déshonoré mon mari. Voilà l'héritage que m'aura laissé ton amour.

GASTON.

Ah! il fallait faire ces réflexions hier!

ISABELLE.

Vous êtes bien cruel, Gaston, je crois que vous avez déjà commencé à me mépriser. (Elle se laisse tomber dans un fauteuil, Gaston parcourt la chambre à pas précipités. — Moment de silence.)

GASTON.

Isabelle! Isabelle! croyez-vous que je puisse rester un jour de plus sous le toit de mon ami, que je puisse m'asseoir à sa table, lui donner ma main à serrer? Répondez-moi, je vous prie...

ISABELLE.

Non.

GASTON.

Croyez-vous que je puisse m'éloigner de la maison de votre mari avec cette promptitude déraisonnable qui peut sur-le-champ réveiller les soupçons?

ISABELLE.

Non plus.

GASTON.

Eh bien! alors, donnez-moi un conseil, Isabelle.

ISABELLE.

Je n'en ai point à vous donner... il fallait faire ces réflexions hier. (En appuyant sur ces mots.)

GASTON.

Que de tourments après tant de joie!.. que de remords! que de remords!... notre crime est donc bien grand!...

ISABELLE, avec mélancolie.

Est-ce qu'on a la force de se vaincre! où est la vertu qui puisse résister à tant d'assauts?... est-ce que j'ai demandé M. Duhoussais en mariage, moi?.. mon père a mêlé mon mariage avec la bénédiction de son lit de mort. . je n'ai pas accepté mon époux, je l'ai subi... et d'ailleurs... ce mariage était alors un bonheur pour moi...

GASTON.

Un bonheur!

ISABELLE.

Oui, un bonheur... il me sauvait.

GASTON.

Que dites-vous?

ISABELLE, elle se lève.

Écoute, Gaston, es-tu toujours décidé à mourir? (Gaston se tait.) Es-tu toujours décidé à mourir?

GASTON.

Vous n'avez pas répondu à ma question, Isabelle.

ISABELLE.

Réponds à la mienne, Gaston.

GASTON, troublé.

Que m'avez-vous demandé?

ISABELLE.

Veux-tu vivre, ou veux-tu mourir?

GASTON, avec effort.

Isabelle... écoute-moi, j'ai commis un crime, un crime traité légèrement par la justice des hommes, mais qui encourt l'anathème dans la justice de l'honneur et de Dieu. Cette nuit, là... j'ai plaidé ma cause et la tienne; j'ai tout envisagé, tout approfondi... les débats ont été longs... ton image m'a donné souvent bien de la faiblesse, m'a fait couler bien des larmes... enfin, le jugement a été prononcé... je me suis condamné à mort... sans appel!

ISABELLE.

Sans appel!... ainsi mes larmes, mes prières, mon désespoir, seraient inutiles contre ce jugement?

GASTON.

Il sera exécuté...

ISABELLE.

Écoute, Gaston, les larmes d'une femme criminelle comme moi te touchent peu, je le vois... si je faisais parler ici une voix innocente... (Gaston se trouble.) Tu aimes mon enfant, n'est-ce pas? Souvent dans ce fatal jardin, tu t'es abaissé jusqu'aux jeux de son jeune âge; souvent tu t'es réjoui de sa joie naïve; tu lui as fait tant de caresses, à cet ange, que tu dois l'aimer.

GASTON.

Pourquoi n'aurais-je pas aimé l'enfant d'Isabelle?

ISABELLE, d'une voix tremblante.

Tu dois l'aimer plus encore.

GASTON, en délire.

Ah! Isabelle! Isabelle! que dites-vous! votre enfant! ah! (Il se jette dans un fauteuil, Isabelle entoure son cou de ses bras, moment de silence.)

ISABELLE.

Gaston, Gaston.... mon ami...

GASTON, d'une voix faible.

Laisse-moi respirer... oh! mon Dieu! c'est mon fils!

ISABELLE.

Oui, et c'est lui qui t'ordonne de vivre... lui n'a point commis de crime... sa parole purifie l'air que nous respirons.

GASTON.

Je veux le voir, je veux le voir, mon enfant...

ISABELLE.

Tu le verras.

GASTON.

Tout de suite... (Se levant.) il me semble que je ne l'ai jamais vu.

ISABELLE.

Comme il est beau, ton enfant! comme il t'aime! que de bonheur tu auras à le voir grandir!

GASTON, tristement.

Oui!... et ne pouvoir jamais l'appeler mon fils! jamais!

ISABELLE.

Tu sauras qu'il est ton fils.. et puis, laissons faire l'avenir.

GASTON.

Ah! que de larmes encore au fond de cette joie!..

ISABELLE.

Tu vas brûler cette lettre, n'est-ce pas? tu vivras pour ton fils, pour ta mère; réfléchis un peu : vois, si on t'apprenait que ton fils est mort...

GASTON.

Ah! ne parle plus, Isabelle, tais-toi...

ISABELLE, prend la lettre et la brûle à la bougie.

Ta pauvre mère!...

GASTON.

Isabelle, tu es un ange ou un démon... ta volonté brise la mienne... je vivrai.

ISABELLE, au comble de la joie.

Ah! le ciel est juste!... il me semble qu'on a frappé, là... (On heurte à la porte, effroi et silence; on heurte encore.)

GASTON.

C'est Adrien, ce ne peut être qu'Adrien.

ISABELLE.

Si c'était...

GASTON.

Lui?..

ISABELLE.

Oui...

GASTON.

Impossible!... il ne peut quitter son poste... je ne crois pas... (On frappe encore.) Il faut ouvrir... Isabelle... à ce balcon... (Isabelle court au balcon, Gaston ferme le vitrage et vient ouvrir la porte.)

SCÈNE IV.

DUHOUSSAIS, GASTON.

GASTON, feignant le sang-froid.

Ah! c'est vous, Duhoussais? eh! déserteur!

DUHOUSSAIS, d'un ton grave.

Tu as l'oreille dure, le matin; j'ai tapé trois fois...

GASTON, tâchant de prendre de l'assurance.

Oui .. c'est singulier! je ne l'ai pas entendu... j'écrivais là... cette lettre...

DUHOUSSAIS, regardant la table.

Quelle lettre?

GASTON.

Cette lettre... ah! je l'ai fermée déjà...

DUHOUSSAIS.

Ou brûlée, voilà du papier brûlé.

GASTON.

Oui, brûlée... j'ai la bataille dans la tête... je dors encore...

DUHOUSSAIS, à part.

Quel trouble! (Haut.) il paraît que tu as passé une bonne nuit?

GASTON.

Oui... oui... assez bonne.

DUHOUSSAIS.

Je t'apporte un ordre du général Harispe... je ne te cache pas que je l'ai sollicité pour toi... pour ton bonneur.

GASTON.

Un ordre! (Il prend le pli, le décachette et lit; Duhoussais regarde dans la chambre.) Ah! quel bonheur! comment! c'est vous qui me procurez cela!.. un ordre de prendre la ligne sous les hauteurs du Calvinet .. ah! je serai de la partie! j'aime mieux cela que la police de la ville... je vous remercie bien, mon cher Duhoussais, mon ami, mon bienfaiteur, mon père.

DUHOUSSAIS.

J'ai couru toute la nuit pour t'avoir cette aubaine; c'est que, moi, je prends soin de ton honneur...

GASTON, toujours décontenancé.

Oui... oui, je vois...

DUHOUSSAIS.

L'honneur d'un ami m'est aussi cher que le mien... Ah çà !.. tu le prends bien à l'aise... (On entend le canon.) Écoute, voilà l'Anglais qui demande la parole... (Le canon encore.) Diable! Wellington est levé de bonne heure... il ne trouvera pas le maréchal endormi... Eh bien! tu n'as pas encore achevé de lire ton pli?

GASTON, ouvrant et fermant le pli.

Oui, oui... je relisais... je voulais savoir si...

DUHOUSSAIS.

Que veux-tu savoir, voyons?

GASTON, toujours plus embarrassé.

Non, non... tout bien réfléchi... (Il rouvre le pli.)

DUHOUSSAIS, à part.

Le malheureux! (Haut.) Allons... tes armes, tes armes! qu'attends-tu? qu'une belle dame vienne t'armer son chevalier?...

GASTON, riant avec effort et prenant son sabre.

Toujours le même, Duhoussais!

DUHOUSSAIS.

Mais te voilà encore à relire ta dépêche .. pour la troisième fois!... tu ne sais pas où sont les hauteurs du Calvinet?

GASTON, allant vers la porte.

Non, non... nous pouvons descendre, on m'indiquera cela...

DUHOUSSAIS.

Je vais te montrer ton poste, là, de ce balcon...

GASTON, jouant le sang-froid.

C'est inutile, c'est inutile... descendons.

DUHOUSSAIS marche au balcon, Gaston le suit.

C'est que je veux jouir aussi du coup d'œil... (Il ouvre le vitrage, il découvre Isabelle.)

ISABELLE, au comble de l'effroi et feignant le calme.

J'étais montée... ici...

GASTON, riant.

Oui... Madame... a eu la curiosité...

DUHOUSSAIS, avec un grand sang-froid contraint.

Mais je ne vous interroge pas. (Silence.) Pourquoi vous justifiez-vous? est-ce que j'ai accusé quelqu'un, ici? (Gaston est à gauche, Isabelle au milieu, Duhoussais à droite, devant la porte.) Je serais bien ridicule ou bien fou de montrer de la jalousie... la circonstance est si naturelle! Madame est montée... par curiosité. Dans une heure, toutes les dames de Toulouse seront sur les toits... Une bataille est un spectacle gratis... n'est-ce pas, Gaston?

GASTON, balbutiant.

Mais... oui... hier soir Madame me témoigna le désir... vous savez? c'est une fantaisie...

DUHOUSSAIS.

Gaston, tu ne sais pas mentir... c'est bien fâcheux pour le métier que tu fais...

GASTON.

Je ne vous comprends pas... mon... cher Duhoussais...

DUHOUSSAIS.

Ta langue tremble, Gaston.

GASTON.

Oui... oui... voilà l'heure qui m'appelle, et...

DUHOUSSAIS.

Et tu es pressé de descendre... c'est ce qui te donne de l'émotion, j'entends.

ISABELLE.

Oui, Duhoussais, voyez sa position...

DUHOUSSAIS.

Isabelle, je ne vous demande rien, à vous.

ISABELLE, se remettant de sa frayeur.

C'est que vous interprétez mal, Monsieur.

DUHOUSSAIS, éclatant, l'épée à la main.

Malheureuse!

GASTON.

Duhoussais, votre femme est innocente... c'est moi qui...

DUHOUSSAIS, d'une voix tonnante.

Vous mentez, colonel! (Gaston met la main à la poignée de son épée suspendue au fauteuil.) Tu me menaces?

GASTON, avec dignité.

Vous m'insultez!

DUHOUSSAIS.

Ah! oui, l'expédient est heureux! tu veux faire diversion à ma vengeance! un duel te mettrait à l'aise... un duel, aujourd'hui, je ne l'accepte pas... aujourd'hui nous devons notre sang au pays; aujourd'hui... (Montrant la plaine.) notre champ clos est là... si tu l'as oublié, j'y songe, moi; si tu manques à l'appel de la bataille, je n'y manquerai pas, moi! ce serait trop de deux déserteurs... Je t'insulte, Gaston, tu t'en plains!... (Gaston fait un geste.) et toi, que m'as-tu fait? ne parle pas! écoute! veux-tu que je te l'apprenne, moi, ce que tu as fait? tu as assassiné l'amitié.

ISABELLE, se laissant tomber sur un fauteuil.

Ah! je me meurs!

DUHOUSSAIS.

Gaston! les arbres du jardin ont des oreilles, le pavillon a parlé; dis-moi si je t'insulte, dis?...

GASTON.

Eh bien! Duhoussais, tue-moi, je suis un maudit; oui... je t'ai déshonoré! tue-moi. (Il se découvre la poitrine.)

ISABELLE, à genoux.

C'est moi qu'il faut frapper, je suis seule coupable!

DUHOUSSAIS, après un moment de silence.

Le premier sang versé dans ce jour ne doit être ni celui d'une femme, ni celui d'un Français... non, je ne veux point vous tuer. . Isabelle! je vous impose la vie! dès ce moment vous n'êtes plus ma femme... vous prenez votre rang parmi ces êtres qui ont attaché l'infamie à leur front... (Isabelle se jette à ses pieds.) Arrière! ne me souillez pas!... ne touchez pas aux genoux d'un honnête homme!

ISABELLE, éplorée, se traînant sur le parquet.

Georges!

DUHOUSSAIS.

Je défends à votre lèvre impure de prononcer mon nom... (Levant l'épée sur la tête d'Isabelle.) sous peine de mort!.. (A Gaston.) Ah! Monsieur, voilà où vous conduisent vos joyeuses maximes! vous faites bon marché du mariage; le mariage est une pâture à vos grossiers propos de jeunes gens: il y a donc bien, pourtant, quelque chose de sacré dans le titre d'époux, puisque je vous tiens ici tous deux le front dans la poussière, comme deux êtres écrasés par le déshonneur!

GASTON.

Ah! si vous saviez quelle fatalité!...

DUHOUSSAIS.

La fatalité! Oh!... l'excuse est charmante! la fatalité! ils ont tout dit avec ce mot! la fatalité, c'est l'excuse des scélérats!

GASTON.

Ah! de grâce! Duhoussais!...

DUHOUSSAIS.

Silence, Gaston!... plus qu'un mot à vous dire, écoutez! Gaston, vous avez brisé ma vie; Gaston, vous avez forfait à l'amitié, vous avez été lâche comme une femme, à mon égard... vous m'avez déshonoré. Gaston, vous m'avez déshonoré!... Eh bien! moi, après vous avoir flétri devant votre maîtresse, je veux vous déshonorer à votre tour. (Il se rapproche de la porte.) Gaston, la bataille commence... (Gaston court au balcon et regarde la plaine.)

GASTON, au désespoir.

Ah! mon Dieu!

DUHOUSSAIS, d'une voix de tonnerre.

Gaston, vous êtes mon prisonnier, et je vais mourir. (Il sort et ferme la porte. — Grand bruit de verrous.)

SCÈNE V ET DERNIÈRE.

GASTON, ISABELLE.

(Gaston au comble de l'effroi court précipitamment à la porte, la parcourt des yeux, la sonde de la main, cherche partout une issue... il plonge ses mains dans ses cheveux, le délire et le désespoir sont peints sur sa figure, le canon gronde. Isabelle est restée à genoux, l'œil terne et fixé sur la porte.)

GASTON, appelant.

Duhoussais!... Georges! ouvre; ce soir, ce soir, je t'apporte ma vie, ma tête, mon sang... Duhoussais!.. (Il prête l'oreille à la porte.) Rien... silence... il est déjà bien loin... Isabelle! Isabelle!

ISABELLE, la figure égarée et revenant d'une sorte de léthargie.

Où est-il? où est-il?

GASTON.

Viens à mon secours, Isabelle!

ISABELLE, se levant.

Gaston, si tu as le cœur d'un homme, tue-moi...

GASTON.

Déshonoré! flétri! flétri! flétri à jamais! (Les mains jointes.) O mon Dieu! fais crouler ces murailles!

ISABELLE, avec un cri terrible.

Gaston, et notre enfant! laisse-moi vivre!

GASTON.

Ah! malheureuse! lui aussi est perdu! la honte de sa mère retombe sur lui! (Le canon gronde.) Entends-tu! entends .. le canon sonne mon déshonneur!...

ISABELLE.

Gaston, n'écoute que ma voix...

GASTON.

Ah! Isabelle! ta voix est bien faible ce matin.

ISABELLE.

Ma voix ne te touche donc plus?

GASTON.

La voix de la France est là qui crie... ne l'entends-tu pas?...

ISABELLE, avec tendresse.

Gaston... pardonne-moi...

GASTON, faisant le geste de l'embrasser et reculant.

Ah! (Il couvre son visage de ses mains.)

ISABELLE.

Mon visage te fait peur, aujourd'hui, n'est-ce pas?

GASTON, d'une voix sombre.

Ton visage est le miroir de mon crime!

ISABELLE.

Malheureuse que je suis!

GASTON.

Pardonne, pardonne... ces paroles sévères ne sortent pas du cœur, excuse-moi, Isabelle... je suis en délire.

ISABELLE, s'approche de lui.

Gaston, mon ami...

GASTON.

Plus de caresses! plus de caresses! (Il la regarde avec effroi.) Oh! la femme de mon ami!... le spectre de Duhoussais est déjà là, peut-être, qui nous regarde!

ISABELLE.

Ah! les femmes au moins aiment jusqu'à la mort...

GASTON, on entend des fanfares de trompettes.

On m'appelle! on m'appelle! Oh! je ne renverserai pas ces murailles? Isabelle! je suis déshonoré!

ISABELLE.

Eh bien! vivons, vivons, confondons ensemble nos remords! Ton honneur est perdu... Mais ne t'avais-je pas déjà sacrifié le mien?

GASTON, avec un sourire infernal.

Oh! l'honneur d'une femme!...

ISABELLE.

L'honneur d'une femme! mais l'honneur d'une femme n'est-il pas aussi sacré que celui d'un homme?

GASTON.

Je ne le croyais pas... (Silence d'effroi. — On entend des fanfares de trompettes. — Un corps de musique qui passe dans la rue en jouant l'air : Veillons au salut de l'empire. — Des cris de : Vive l'empereur. — Une canonnade lointaine.) Entends-tu! entends-tu! toutes ces voix du dehors crient : Gaston s'est caché pendant la bataille, Gaston a eu peur des Anglais, Gaston est un lâche, Gaston est un infâme! (Un appel de trompettes.) Ah! je reconnais la voix de mon régiment! (Il court au balcon et regarde.) Isabelle! c'est mon régiment qui passe! (Isabelle court à lui et l'entraîne sur le premier plan.)

ISABELLE.

Gaston! écoute!... ton enfant pleure et t'appelle!

GASTON, courant à la porte.

Veux-tu t'ouvrir, porte de l'enfer? (Appel de trompettes.) Le régiment appelle son colonel! j'y suis, j'y suis, mes camarades! Je tomberai dans vos rangs! (Gaston court au balcon et se précipite dans la rue! Isabelle le suit pour le retenir ; elle l'accompagne, les bras levés, dans sa chute, pousse un cri terrible, et tombe évanouie.)

77265

FIN.

Lagny. — Imprimerie de Vialat.